

2778

Cahiers du Cercle Proudhon

paraissant six fois par an

PREMIER CAHIER. — JANVIER-FÉVRIER 1912

SOMMAIRE

	Pages
<i>Déclaration</i>	1
CHARLES MAURRAS. — A Besançon	3
JEAN DARVILLE. — Proudhon	9
PIERRE GALLAND. — Proudhon et l'Ordre	29
GEORGES VALOIS. — Pourquoi nous rattachons nos tra- vaux à l'esprit proudhonien	34
<i>Notes.</i> — Les Démocrates et Proudhon	49



Complet de 6002 en 4 fascicules.
160 F

Cahiers du Cercle Proudhon

DÉCLARATION

Les Français qui se sont réunis pour fonder le Cercle P.-J. Proudhon sont tous nationalistes. Le patron qu'ils ont choisi pour leur assemblée leur a fait rencontrer d'autres Français qui ne sont pas nationalistes, qui ne sont pas royalistes et qui se joignent à eux pour participer à la vie du Cercle et à la rédaction des *Cahiers*. Le groupe initial, ainsi étendu, comprend des hommes d'origines diverses, de conditions différentes, qui n'ont point d'aspirations politiques communes, et qui exposeront librement leurs vues dans les *Cahiers*. Mais, républicains fédéralistes, nationalistes intégraux et syndicalistes, ayant résolu le problème politique ou l'éloignant de leur pensée, tous sont également passionnés pour l'organisation de la cité française selon des principes empruntés à la tradition française qu'ils retrouvent dans l'œuvre proudhonienne et dans les mouvements syndicalistes contemporains, et tous sont parfaitement d'accord sur ces points :

La démocratie est la plus grande erreur du siècle passé. Si l'on veut vivre, si l'on veut travailler, si l'on veut posséder dans la vie sociale les plus hautes garanties humaines pour la Production et pour la Culture, si l'on veut conserver et accroître le capital moral, intellectuel et matériel de la civilisation, il est absolument nécessaire de détruire les institutions démocratiques.

La démocratie idéale est la plus sotte des rêveries. La démocratie historique, réalisée sous les couleurs que lui connaît le monde moderne, est une maladie mortelle pour les nations, pour

les sociétés humaines, pour les familles, pour les individus. Ramenée parmi nous pour instaurer le règne de la vertu, elle tolère et encourage toutes les licences. Elle est théoriquement un régime de liberté; pratiquement elle a horreur des libertés concrètes, réelles et elle nous a livrés à quelques grandes compagnies de pillards, politiciens associés à des financiers ou dominés par eux, qui vivent de l'exploitation des producteurs.

La démocratie enfin a permis, dans l'économie et dans la politique, l'établissement du régime capitaliste qui détruit dans la cité ce que les idées démocratiques dissolvent dans l'esprit, c'est-à-dire la nation, la famille, les mœurs, en substituant la loi de l'or aux lois du sang.

La démocratie vit de l'or et d'une perversion de l'intelligence. Elle mourra du relèvement de l'esprit et de l'établissement des institutions que les Français créent ou recréent pour la défense de leurs libertés et de leurs intérêts spirituels et matériels. C'est à favoriser cette double entreprise que l'on travaillera au Cercle Proudhon. On luttera sans merci contre la fausse science qui a servi à justifier les idées démocratiques et contre les systèmes économiques qui sont destinés, par leurs inventeurs, à abrutir les classes ouvrières, et l'on soutiendra passionnément les mouvements qui restituent aux Français, dans les formes propres au monde moderne, leurs franchises et qui leur permettent de vivre en travaillant avec la même satisfaction du sentiment de l'honneur que lorsqu'ils meurent en combattant.

Les Fondateurs du Cercle Proudhon et Rédacteurs des Cahiers :

JEAN DARVILLE, HENRI LAURANGE, GILBERT MAIRE,
RENÉ DE MARANS, ANDRÉ PASCALON, MARIUS RIQUIER,
GEORGES VALOIS, ALBERT VINCENT.

A BESANÇON ¹

Plaçons-nous maintenant au
point de vue français inti-
mement lié au point de vue
européen. PROUDHON.

Au lendemain du jour où l'Italie fête le centenaire de Cavour, nous verrons une chose horrible : le monument Proudhon, à Besançon, sera inauguré par M. Fallières. Le fonctionnaire qui représente l'Étranger de l'intérieur, la créature des Reinach, Dreyfus et Rothschild officiera devant l'image du puissant écrivain révolutionnaire, *mais français*, à qui nous devons ce cri de douleur, qu'il jette à propos de Rousseau : « Notre patrie qui ne souffrit jamais que de l'influence des étrangers... »

Les idées de Proudhon ne sont pas nos idées, elles n'ont même pas toujours été les siennes propres. Elles se sont battues en lui et se sont si souvent entre-détruites que son esprit en est défini comme le rendez-vous des contradictoires. Ayant beaucoup compris, ce grand discuteur n'a pas tout su remettre en ordre. Il est difficile d'accorder avec cet esprit religieux, qu'il eut vif et profond, sa formule « *Dieu, c'est le mal* », et, dans une intéressante étude du *Correspondant*, M. Eugène Tavernier nous le montre fort en peine d'expliquer son fameux « *La propriété, c'est le vol* ». Nous remercions

(1) M. Charles Maurras avait bien voulu accepter de prononcer une allocution à la première réunion du Cercle Proudhon, qui fut tenu à l'Institut d'Action Française, le 17 décembre 1911. Il ne nous a pas été possible de recueillir ses paroles. Mais voulant rappeler à nos amis et faire connaître à ceux qui les ignorent les jugements que l'auteur de *l'Enquête sur la Monarchie* a publiés sur Proudhon, nous lui avons demandé de nous autoriser à reproduire les pages qu'il écrivit au moment de la scandaleuse inauguration du monument Proudhon à Besançon, en juillet 1910. Ce sont ces pages, dont un grand philosophe nous disait qu'elles sont parmi les plus belles que l'on ait écrites sur Proudhon, que nous avons l'honneur de reproduire aujourd'hui.

Proudhon des lumières qu'il nous donna sur la démocratie et sur les démocrates, sur le libéralisme et sur les libéraux, mais c'est au sens large que notre ami Louis Dimier, dans un très beau livre, l'a pu nommer un « Maître de la contre-révolution ». Proudhon ne se rallie pas à la « réaction » avec la vigueur d'un Balzac ou d'un Veuillot. Il n'a point les goûts d'ordre qui dominant à son insu un Sainte-Beuve. Ses raisons ne se présentent pas dans le magnifique appareil militaire, sacerdotal ou doctoral qui distingue les exposés de Maistre, Bonald, Comte et Fustel de Coulanges. La netteté oblige à sacrifier. Or, il veut tout dire, tout garder, sans pouvoir tout distribuer : cette âpre volonté devait être vaincue, mais sa défaite inévitable est disputée d'un bras nerveux. On lit Proudhon comme on suit une tragédie : à chaque ligne, on se demande si ce rustre héroïque ne soumettra pas le dieu Pan.

Son chaos ne saurait faire loi parmi nous, et nous nous bornerions à l'utiliser par lambeaux si ce vaillant Français des Marches de Bourgogne ne nous revenait tout entier dès que, au lieu de nous en tenir à ce qu'il enseigne, nous considérons ce qu'il est. De cœur, de chair, de sang, de goût, Proudhon est débordant de naturel français, et la qualité nationale de son être entier s'est parfaitement exprimée dans ce sentiment, qu'il a eu si fort, de notre intérêt national. Patriote, au sens où l'entendirent les hommes de 1840, 1850, 1860, je ne sais si Proudhon le fut. Mais il était nationaliste comme un Français de 1910. Abstraction faite de ses idées, Proudhon eut l'instinct de la politique française : l'information encyclopédique de cet autodidacte l'avait abondamment pourvu des moyens de défendre tout ce qu'il sentait là-dessus.

Et, là-dessus, Proudhon est si près de nous que, en

tête de son écrasant réquisitoire contre les hommes de la Révolution et de l'Empire, à la première page de « *Bismarck et la France* », Jacques Bainville a pu inscrire cette dédicace : « *A la mémoire de P.-J. Proudhon qui, dans sa pleine liberté d'esprit, retrouva la politique des rois de France et combattit le principe des nationalités; à la glorieuse mémoire des zouaves pontificaux qui sont tombés sur les champs de bataille en défendant la cause française contre l'unité italienne à Rome, contre l'Allemagne à Palay.* » — Quoi? Proudhon avec les zouaves pontificaux? — Oui, et rien ne va mieux ensemble! Oui, Proudhon défendit le Pape; oui, il combattit le Piémont. Au nez des « quatre ou cinq cent mille badauds » qui lisaient les journaux libéraux, il s'écriait, le 7 septembre 1862 : « Si la France, la première puissance militaire de l'Europe, la plus favorisée par sa position, inquiète ses voisins par le progrès de ses armes et l'influence de sa politique, pourquoi leur ferais-je un crime de chercher à l'amoindrir et à l'entourer d'un cercle de fer? *Ce que je ne comprends pas, c'est l'attitude de la presse française dominée par ses sympathies italiennes.* Il est manifeste que la constitution de l'Italie en puissance militaire, avec une armée de 300.000 hommes, amoindrit l'Empire de toutes façons. » L'Empire, c'est ici l'Empire français, dont je vois le timbre quatre fois répété sur mon édition princeps de *La Fédération et l'Unité en Italie*.

« L'Italie », poursuivait Proudhon, votre Italie unie, « va nous tirer aux jambes et nous pousser la baïonnette dans le ventre, le seul côté par lequel nous soyons à l'abri. *La coalition contre la France a désormais un membre de plus...* » Notre influence en sera diminuée d'autant : elle diminuera encore « *de tout l'avantage que nous assurait le titre de première puissance catholique,*

protectrice du Saint-Siège. » « Protestants et anglicans le comprennent et s'en réjouissent : ce n'est pas pour la gloire d'une thèse de théologie qu'ils combattent le pouvoir temporel et demandent l'évacuation de Rome par la France ! » Conclusion : « Le résultat de l'unité italienne est clair pour nous, c'est que *la France ayant perdu la prépondérance que lui assurait sa force militaire, sacrifiant encore l'autorité de sa foi sans la remplacer par celle des idées, la France est une nation qui abdique, elle est finie.* »

Et, comme ces observations de bon sens le faisaient traiter de catholique et de clérical, « oui », ripostait Proudhon, « oui, je suis, par position, catholique, clérical, si vous voulez, puisque la France, ma patrie, n'a pas encore cessé de l'être, que les Anglais sont anglicans, les Prussiens protestants, les Suisses calvinistes, les Américains unitaires, les Russes grecs; parce que, tandis que nos missionnaires se font martyriser en Cochinchine, ceux de l'Angleterre vendent des Bibles et autres articles de commerce. » Des raisons plus hautes encore inspiraient Proudhon, et il osait écrire : « *La Papauté abolie, vingt pontificats pour un vont surgir, depuis celui du Père Enfantin, jusqu'à celui du grand-maitre des Francs-Maçons* », et il répétait avec une insistance désespérée : « Je ne veux ni de l'unité allemande, ni de l'unité italienne; je ne veux d'aucun pontificat. »

Deux ans après avoir écrit ces lignes, Proudhon expirait : assez tôt pour ne pas assister à des vérifications qui devaient faire couler à flots notre sang, mutiler notre territoire, inaugurer le demi-siècle de l'abaissement national ! L'« immense échec » qu'il avait prévu sans parvenir à comprendre, comme il le disait encore, « l'adhésion donnée par la presse libérale française à

cette irréparable dégradation », confirma point par point ce regard d'une sublime lucidité. L'unité italienne et l'unité allemande nous ont fait perdre tour à tour *la prépondérance que nous assurait notre force militaire et l'autorité qu'imposait notre foi*. Le cléricalisme a été vaincu, le pape dépouillé, et l'on nous a imposé ce gouvernement dont la seule idée stable est l'abaissement du Saint-Siège, le règne de la franc-maçonnerie et de ses grands-maîtres divers. Si l'Empereur a disparu, sa politique dure : le parti républicain en a été quarante ans légitime et fidèle héritier.

Certes, et nous l'avons dit, avec Drumont, avec George Malet, avec le Junius de *l'Écho de Paris*, aux avocats de l'empereur : rien n'efface cette responsabilité napoléonienne que Napoléon III lui-même rattache à la tradition de Napoléon I^{er} ; mais la vérité fondamentale établie, il faut en établir une autre et rappeler aux hommes de gauche, que leurs aînés, leurs pères, leurs maîtres et, pour les plus âgés, eux-mêmes, en 1860, ils étaient tout aussi Italiens et Prussiens que Napoléon III ! Sauf Thiers, en qui s'était réveillé l'ancien ministre de la monarchie, l'élève de Talleyrand, qui fut l'élève de Choiseul, tous les républicains et tous les libéraux du dix-neuvième siècle ont été contre le Pape et contre la France avec l'Empereur des Français. Il faut relire dans *« Bismarck et la France »* ces textes décisifs auxquels nous ramène Bainville : le ministre Ollivier développant à la tribune la thèse idéaliste des nationalités et M. Thiers, traditionnel pour la circonstance, s'écriant : *« Nous sommes ici tantôt Italiens, tantôt Allemands, nous ne sommes jamais Français »*, toute la gauche applaudissait, qui ? Émile Ollivier ! Guérault défendait l'unité allemande, Jules Favre, un des futurs fondateurs de la République, déclarait le 4 juillet 1868 que nous

n'avions « aucun intérêt à ce que les rivalités se continuent entre les deux parties de l'Allemagne » !

Telle était la tradition révolutionnaire impériale ou républicaine et Proudhon s'y étant opposé presque seul, la présence de M. Fallières au monument de Proudhon est plus qu'un scandale, c'est un contresens. Je partage sur la personne de M. Fallières le sentiment de Léon Daudet l'appelant le plus lâche et le plus méprisable des ruminants ; et l'appréciation de Jacques Delebecque, telle qu'on la lira plus loin sur l'harmonie de cet animal et de la fonction constitutionnelle, me semble l'expression de la vérité pure. Mais le nom de Proudhon met en cause plus que la personne ou la magistrature de M. Fallières : le nom de Proudhon met en accusation le régime avec son revêtement de blagologie nuageuse, avec son fond de sale envie et de bas appétits. Ce grand nom de Proudhon frappe d'indignité et Fallières, et sa présidence et la démocratie parce qu'il évoque le grand nom de la France et l'étoile obscurcie de notre destin national. Ce régime ne signifie que le pontificat de la maçonnerie que Proudhon avait en horreur. Il ne figure rien que les hommes et les idées que Proudhon combattait en France, en Europe, partout. Proudhon était fédéraliste : que lui veut cette république centralisatrice ? Il était syndicaliste : que lui veut cette république étatiste ? Il était nationaliste et papalin : que lui veut cette république anticatholique, antifranaïaise ?

Je ne sais quelles bouffonneries l'on débitera à la louange de ce grand écrivain sorti, comme Veuillot et tant d'autres, des entrailles du peuple ; mais les lettrés devraient répondre à la venue de M. Fallières par la dérision et le peuple par des huées.

CHARLES MAURRAS.

PROUDHON ¹

Depuis quelques années, une figure surgit de nouveau au grand jour de la pénombre où elle végéta un demi-siècle : c'est la figure de Proudhon, notre grand philosophe socialiste français. En janvier 1909, on célébra, de divers côtés, son centenaire; fédéralistes et décentralisateurs républicains, royalistes de l'*Action Française*, syndicalistes révolutionnaires, volontiers, se réclament de sa mémoire; les politiciens eux-mêmes lui rendent leurs hommages, et si nous ne savions que l'hypocrisie est l'hommage classique que le vice rend à la vertu, nous pourrions même nous en scandaliser; mais... passons, et réservons-nous pour des adversaires que nous puissions ne pas trop mépriser. Il n'y a, pour continuer à boudier son souvenir, que l'Église marxiste orthodoxe, à qui sans doute cette remontée de Proudhon semble un affront particulier fait à son dieu, l'auteur de cette *Misère de la philosophie* où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la légèreté du critique ou de sa mauvaise foi. Mais hâtons-nous de le dire, à la décharge de nos orthodoxes : leur haine, comme toute haine d'ailleurs, est clairvoyante; ils sentent bien, en effet, que si Proudhon remonte, c'est Marx qui ... descend. Car, il n'y a pas à dire, ni à ergoter : la guerre de 1870 nous a valu une double défaite, une défaite matérielle et une défaite morale.

1. Deuxième conférence du Cercle Proudhon, donnée le 10 janvier 1912.

Sedan n'a pas été seulement le Sedan de notre puissance militaire, économique et politique, il a été le Sedan de la culture française, et cela jusque sur le terrain du socialisme, livré désormais à l'hégémonie de la social-démocratie allemande et à l'influence exclusive de Marx. Urbain Gohier, Edmond Picard, Édouard Drumont ont eu raison de le dire dans leurs réponses à l'enquête de la *Grande Revue* : Proudhon, c'est le socialisme français, c'est la tradition nationale française, c'est le génie français confisqués depuis 1870 par l'hégémonie allemande, en l'espèce l'hégémonie marxiste ; et, par conséquent, une reprise de l'influence proudhonienne ne peut s'interpréter que comme un abaissement de cette hégémonie et le commencement de la revanche.

J'ai dit : notre grand philosophe socialiste *français*. Et je souligne *français*. Jamais pensée ne fut davantage puisée à la plus pure source française ; il est Français de la tête aux pieds, je dirai même plus, il est Gaulois, de bonne veine gauloise, comme tous nos grands écrivains classiques, les Rabelais, les Molière, les Voltaire ; frondeur, amant de la liberté, ennemi-né de l'autorité, fédéraliste, il a, néanmoins, un si haut sentiment de l'unité et de l'ordre, qu'il n'a donné, dans aucune des *nuées* romantiques et que Dimier a pu, avec pleine raison, le ranger parmi les classiques. Disciple de Kant et de Hegel ? oh, si peu : voyez avec quel mépris il parle des philosophes allemands : « Se peut-il, s'écrie-t-il quelque part (voir *La Justice*, t. III, p. 190) de plus grands poltrons que ces philosophes allemands ? Fichte est celui de tous qui passe pour avoir le mieux soutenu la liberté, et la philosophie ne doit jamais oublier qu'il est mort pour elle en héros. Du courage devant la mort, cela ne manque pas plus en Allemagne,

que de ce côté-ci du Rhin. C'est le courage devant l'*absolu* qui est rare... L'absolu enivre tellement Fichte qu'il va jusqu'au dogme : il devient sacerdote, il est en pleine révélation. Étonnez-vous après cela que le peuple allemand, tombant du christianisme dans la philosophie de l'absolu, c'est-à-dire toujours dans la religion, se soit montré, en 1848, si peu pratique, si peu amoureux de la liberté, si faiblement révolutionnaire. » On reconnaît bien ici le langage d'un descendant de ces Gaulois qui ne craignaient rien, même la foudre du ciel : la couardise allemande, le caporalisme allemand, le panthéisme allemand (c'est-à-dire cette sorte d'ivresse de l'absolu qui mène à l'absolutisme : Hegel divinise l'État), ne pouvaient qu'exaspérer ce Franc-Comtois, petit-fils d'un paysan-soldat et fils de ce simple héros dont il nous raconte, dans *La Justice*, le tranquille courage, tout antique, devant la mort. Il faut évidemment, pour comprendre Proudhon, ne jamais perdre de vue cette filiation gauloise, paysanne et guerrière : l'audace gauloise, le défi gaulois au ciel, avec ce je ne sais quoi de jactance, d'ironie et de folle bravoure dont Victor Hugo a composé son gamin de Paris, l'immortel Gavroche, vous les retrouverez dans ses cris de guerre : la propriété, c'est le vol ; Dieu, c'est le mal. C'est le défi prométhéen de l'homme bravant Dieu et toutes les puissances du ciel et de la terre ; et voyez sa doctrine de l'immanence de la Justice : elle procède de la même source. Il n'est pas de peuple, en effet, qui, en un sens, soit moins religieux que le peuple français et qui puisse plus facilement se reposer sur lui-même, vivre sur son propre fonds, sans adjuvants extérieurs et secours surnaturels ; ce peuple est impie, naturellement ; il n'est pas athée 7 l'athéisme suppose une humeur sombre, un fanatisme de l'absolu, qui ne sont pas de lui ; et ce

peuple, quand il est religieux, est catholique, parce que le catholicisme, qu'est-ce, sinon, précisément, une canalisation de l'absolu, l'absolu enfermé dans une puissance définie qui est l'Église et, par cela même, humanisé, discipliné, socialisé, et comme subordonné à l'homme, au lieu que le protestantisme, c'est l'individu confronté directement avec l'Infini et par suite confisqué par lui, à moins que ce ne soit la porte ouverte, pour les mêmes raisons, à un individualisme romantique anarchique et débridé, à quoi répugne, foncièrement, le bon sens gaulois, la fermeté d'esprit gauloise. Car, remarquez-le bien : l'audace, la jactance gauloise, cet amour effréné de l'indépendance, cette humeur frondeuse, tout cela ne tourne jamais en anarchisme romantique, tout cela n'engendre jamais de *nuées* romantiques : l'esprit reste ferme, le bon sens inaltérable, la clarté de l'intelligence parfaite. Quel éloge plus magnifique fut-il jamais prononcé de notre littérature classique que celui qu'on peut lire dans *La Justice*, et parmi tous les écrivains classiques, quel est celui que Proudhon met au-dessus de tous les autres ? Mais, tout simplement, Boileau, le ferme esprit, qui, avec un bon sens admirable et un goût toujours sûr, sut être le mentor, — les romantiques, avec leur esprit dénigreur et leur conception anarchique de la liberté, diraient le pion — des lettres françaises au xvii^e siècle. Et voyez encore l'admiration que Proudhon a pour Bossuet, qu'on peut considérer, lui aussi, comme le mentor, j'allais dire le Boileau, du catholicisme au xvii^e siècle, et dont le ferme esprit, le bon sens impeccable, la haute raison surent maintenir l'Église française loin des exagérations jansénistes, ultramontaines ou quietistes. Boileau ou Bossuet, le grand critique et satirique français, le grand évêque catholique fran-

çais — voilà donc les deux grandes admirations littéraires de notre soi-disant *père de l'anarchie*; deux auteurs dont les qualités dominantes sont le bon sens, la fermeté d'esprit, la droite raison et dont l'œuvre fut une œuvre de discipline, d'ordre, de règle, le contraire de l'anarchie; une œuvre doublement française, parce que classique et catholique!

Humeur frondeuse et amour inné de l'ordre : des romantiques demanderont comment ces deux choses peuvent se concilier, car la lourdeur germanique ne comprendra jamais *le composé rare* que constitue *l'ordre français*, fait de liberté, d'ironie et d'unité profonde, et il me faut citer, à l'adresse de nos romantiques germanisants, ce magnifique éloge de l'ironie, de l'ironie toute classique et française, qu'on peut lire à la fin des *Confessions d'un révolutionnaire* : « Ce qui manque à notre génération, ce n'est ni un Mirabeau, ni un Robespierre, ni un Bonaparte : c'est un Voltaire. Nous ne savons rien apprécier avec le regard d'une raison indénégante et moqueuse. Esclaves de nos opinions comme de nos intérêts, à force de nous prendre au sérieux, nous devenons stupides. La science, dont le fruit le plus précieux est d'ajouter sans cesse à la liberté de la pensée, tourne chez nous au pédantisme; au lieu d'émanciper l'intelligence, elle l'abêtit. Tout entier à nos amours et à nos haines, nous ne rions des autres pas plus que de nous; en perdant notre esprit, nous avons perdu notre liberté. La liberté produit tout dans le monde, tout, dis-je, même ce qu'elle y vient détruire, religions, gouvernement, noblesses, propriétés. De même que la raison, sa sœur, n'a pas plutôt construit un système, qu'elle travaille à l'étendre et à le refaire; ainsi la liberté tend continuellement à convertir ses créations antérieures, à s'affranchir des orga-

nes qu'elle s'est donnés et à s'en procurer de nouveaux, dont elle se détachera comme des premiers, et qu'elle prendra en pitié et en aversion, jusqu'à ce qu'elle les ait remplacés par d'autres. La Liberté, comme la Raison, n'existe et ne se manifeste que par le dédain incessant de ses propres œuvres : elle périt dès qu'elle s'adore. C'est pourquoi l'ironie fut, de tout temps le caractère du génie philosophique et libéral, le sceau de l'esprit humain, l'instrument irrésistible du progrès. Les peuples stationnaires sont tous des peuples graves : l'homme du peuple qui rit est mille fois plus près de la raison et de la liberté que l'anachorète qui prie ou le philosophe qui argumente. Ironie, vraie liberté ! c'est toi qui me délivres de l'ambition du pouvoir, de la servitude des partis, du respect de la routine, du pédantisme de la science, de l'admiration des grands personnages, des mystifications de la politique, du fanatisme des réformateurs, de la superstition de ce grand univers et de l'adoration de moi-même. Tu te révélas jadis au sage, sur le trône, quand il s'écria, à la vue de ce monde où il figurait comme un demi-dieu : *Vanité des vanités !* Tu fus le démon familier du philosophe, quand il démasqua du même coup et le dogmatiste et le sophiste, et l'hypocrite et l'athée, et l'épicurien et le cynique. Tu consolas le Juste expirant, quand il pria sur la croix pour ses bourreaux : *Pardonnez-leur, ô mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font !* Douce ironie ! Toi seule est pure, chaste et discrète. Tu donnes la grâce à la beauté et l'assaisonnement à l'amour ; tu inspires la charité par la tolérance ; tu dissipes le préjugé homicide ; tu enseignes la modestie à la femme, l'audace au guerrier, la prudence à l'homme d'État. Tu apaises, par ton sourire, les dissensions et les guerres civiles ; tu fais la paix entre les frères ; tu procures la guérison au fana-

tique et au sectaire. Tu es maîtresse de vérité ; tu sers de prudence au Génie ; et la Vertu, ô déesse, c'est encore toi ! »

J'ai reproduit cet éloge de l'ironie par Proudhon à l'adresse, ai-je dit, de nos romantiques germanisants. Remarquez, en effet, la différence profonde qu'il y a entre cette ironie, fille de la Liberté révolutionnaire, que célèbre Proudhon, et l'ironie d'un Renan, par exemple. D'où procède l'ironie d'un Renan ? Elle ne procède nullement de cet esprit de liberté, qui, en face de ses créations perpétuelles, n'éprouve qu'un dédain perpétuel, et qui, loin de tomber en admiration devant lui-même, se rit de lui-même, — elle procède d'un tout autre esprit, son principe n'est pas la liberté, mais l'égotisme romantique. C'est l'ironie du moi, qui, du haut de son soi-disant *templum serenum*, juge toutes choses vaines et dédaigne de s'y laisser prendre et duper ; vous comprenez : *vu de Sirius...*, tout cela n'a pas beaucoup d'importance et que savons-nous même si la vertu n'est pas un leurre ? C'est l'ironie du moi, qui, dans son égotisme supérieur et transcendant, se gonflant aux limites de l'infini lui-même, trouve toutes choses finies misérables et indignes de retenir l'attention du sage ; et je dis que le principe de cette ironie est romantique, parce qu'il vient de l'orgueil démesuré de l'individu, qui, incapable de s'attacher à rien de fini, est *détaché* de tout *a priori* et s'isole dans la contemplation de son moi infini. Cette ironie ne préserve pas de l'adoration de soi-même, elle en procède ; elle en est intérieurement nourrie ; elle n'est qu'une forme de la délectation avec laquelle le moi se complait en lui-même, délectation si voluptueuse qu'il reste son propre séducteur et son propre prisonnier. Aussi voyez le sourire, à l'avance sceptique et désabusé, qu'elle promène sur toutes cho-

ses, et quelle puissance de dissolution ce sourire renferme ! Le monde semble se couvrir de ruines, et il ne reste debout, parmi tous ces décombres, que l'autel que le moi se dresse à lui-même. Ce n'est pas là le rire clair, joyeux et héroïque de l'ironie proudhonnienne ! L'ironie ne naît pas ici d'une comparaison de l'infini et du fini, du moi infini avec les manifestations toujours trop finies d'un monde fantomatique ; œuvre et ouvrier, ici, sont mis sur le même plan et se jugent avec la même modestie par rapport à un idéal, qui n'est pas le moi orgueilleusement déguisé, mais la création perpétuellement révocable de la liberté révolutionnaire ; c'est l'ironie du héros, qui, même au moment où il accomplit les actions les plus héroïques, ne s'en fait pas accroire, garde sa liberté d'esprit, et semble vous dire, un éclair de malice dans les yeux et la lèvre railleuse : « Oh ! ce n'est rien ! ne vous emballez pas, on peut faire mieux encore ! Ce que j'ai fait là est tout simple et n'était pas si difficile ! » Héroïsme bon enfant, volontiers gouailleur, plein de pétulance et comme endiablé, et qui, en même temps, conserve le parfait sang-froid et la sérénité souriante d'une âme entièrement maîtresse d'elle-même et d'un esprit où la clarté et la liberté du jugement restent inaltérées ; héroïsme, pour tout dire, à la française, d'une aisance, d'un naturel, d'une grâce inimitables, sans la moindre trace d'effort gourmé, de morgue et de raideur ; gai, spirituel (l'esprit est ici comme la pudeur exquise de l'action, une manière rapide, adorablement pudique, de se voiler, le mouvement de retraite d'une beauté qui semble demander pardon au monde d'être si belle et voudrait se cacher pour n'offenser personne : ne me *regardez* pas, *écoutez-moi* plutôt, implore-t-elle) ; avec une pointe de romanesque, nullement romantique (le cœur du roma-

nesque est pris, sa raison reste libre, il n'est pas dupe de lui-même; il ne se propose pas en modèle, il n'érige pas, comme le romantique, les moindres élans de sa sensibilité en lois du monde et en révélations de la divinité, il n'a pas cette impudeur, ni cette outrecuidance, ni ce pédantisme, il n'est pas Genevois, il est Français). Rien non plus de cet humour anglais où se traduit l'amer et sarcastique pessimisme d'un moi que le cant d'un moralisme protestant et le spleen d'un pays de brouillards et d'une société sans grâce réduisent à cette ironie froide, concentrée, atroce, grinçante et grimaçante sous son masque d'impassibilité; mais, je le répète, quelque chose de bien français, où se manifeste le pur et souverainement libre mouvement de l'esprit d'une race essentiellement artiste, guerrière, chevaleresque et révolutionnaire; race qui a produit tout ensemble la société la plus polie et qui faisait de la vie sociale un art véritable aux nuances les plus exquises et les plus variées, et le peuple le plus révolutionnaire, et qui même semble le seul à avoir la vocation de la Révolution; et où l'on trouve réunis, par un miracle prodigieux, le plus grand comique, Molière, et le plus grand tragique, Corneille; le plus grand penseur chrétien, Pascal, et le plus grand seigneur de l'esprit, Voltaire; le plus grand prosateur, le gaulois et aristophanesque Rabelais, et le plus pur des poètes, Lamartine; le plus grand polémiste catholique, Louis Veuillot, et le plus grand polémiste révolutionnaire, Proudhon. Race unique, faite des contrastes les plus aigus, qui semble la plus prosaïque et la plus bourgeoise du monde, et qui cependant a vécu la plus prodigieuse épopée militaire qu'on ait vue, et dont Renan a pu dire qu'elle ne savait pas faire la toile de ménage et ne réussissait que la dentelle; peuple étrange où

pullulent les Bournisiens et les Homais, et qui, cependant, est le plus libre d'esprit, le plus fanatique de la liberté d'esprit; où la tradition gauloise et libertine chevauche perpétuellement la tradition précieuse, romanesque ou mystique, le plus clérical et le plus anticlérical, le plus chrétien (il compte même un saint parmi ses rois et il a fait, dit Renan, de la royauté un huitième sacrement) et le plus païen, le plus pacifiste et le plus belliqueux, le plus patriote et le plus antipatriote, le plus conservateur enfin et le plus révolutionnaire.

Et voyez. Tous ces contrastes qui composent la figure de la France éternelle, — nous les trouvons pour ainsi dire concentrés dans celle de Proudhon. Le plus grand polémiste révolutionnaire que la France ait produit, ai-je dit; mais ce révolutionnaire peut passer pour un grand écrivain conservateur et l'un des maîtres de la contre-Révolution au XIX^e siècle; et l'*Action française* en janvier 1909 a pu, sans trop de scandale, déposer une couronne sur sa tombe alors que le socialisme unifié s'abstenait de célébrer sa mémoire, — abstention dont on ne peut d'ailleurs que le féliciter, car, en vérité, entre Proudhon et le socialisme unifié, non seulement il n'y a rien de commun, mais il y a des abîmes. Et, de fait, il n'a partagé aucun des *préjugés* de la démocratie révolutionnaire. Il n'est pas romantique : il compare le romantisme à la scrofule; il l'appelle un dilettantisme ramollissant, qui a fait de nous, Français, qui étions les pionniers de l'Idée, les chevaliers de l'Idéal, et cette opposition de l'idée à l'idéal, toute classique, et que Maurras aujourd'hui aime à reprendre, est bien caractéristique. Il n'est pas féministe : courtisane ou ménagère, tel est son dilemme; il souhaite, à l'usage de notre temps, une seconde édition de la satire de Boi-

lean sur les femmes, et il est, avec Molière, contre les *Femmes savantes* : ici encore donc fidèle à la pure tradition classique et française, et si opposé à toute la tradition pseudo-révolutionnaire qu'un homme, comme Barbey d'Aurevilly, lui tirera son chapeau et l'appellera, magnifiquement, un « rude casseur de pierres ». Il n'est pas unitaire, ni étatiste, ni centralisateur, ni jacobin : il fut, au risque de passer pour papiste, contre l'unité italienne ; il est fédéraliste, régionaliste, au point de défendre — *horresco referens* — le scrutin d'arrondissement, et toute son œuvre est la plus magnifique démolition qu'on puisse rêver de la démocratie *une et indivisible* et du dogme unitaire. Il n'est pas pacifiste : au grand scandale de tous les démocrates, il fait de la guerre le panégyrique le plus superbe qu'on ait jamais fait et il voit dans le guerrier un homme plus grand que nature et dans la guerre « la manifestation qui nous honore le plus devant l'Éternel ». Il n'est pas optimiste ni panthéiste : le monde, selon lui, repose sur des antagonismes irréductibles et la lutte éternelle des forces : il n'est pas, il ne sera jamais « une ronde de parfait amour » ; la guerre est universelle, et de cette guerre résulte l'équilibre : il n'y a pas d'harmonie préétablie. Il n'est pas évolutionniste : le progrès, à ses yeux, n'a rien de fatal ; l'idée de progrès, quand elle n'est pas l'idée d'un progrès moral, est un « bilboquet physiologico-politique » qui ne résiste pas deux minutes à l'examen ; le mouvement, sans doute, existe, et Proudhon, avant M. Bergson, donne de l'esprit cette définition, qu'il est un mouvement : *moveor, ergo sum* ; mais ce mouvement, essentiel à l'humanité et à l'univers, est sujet à interruption, à renversement, à chute, et c'est alors la décadence : la *tension* devient *détente*, le progrès, rétrogradation, et c'est la corruption universelle, dont le monde

ancien nous a donné déjà un premier exemple avec la décadence romaine et dont le monde moderne nous offre une seconde édition, amplement revue, corrigée et augmentée, puisque, selon Proudhon, notre ordre social actuel est une parfaite dissolution. Proudhon, en conséquence, ne partage pas, — et c'est par là peut-être qu'il s'oppose le plus à toute la démocratie moderne tant anarchiste que socialiste, et qu'il lui est si peu sympathique — l'indifférence souveraine en matière de morale que professe et pratique ladite démocratie ; il ne croit pas, avec elle, qu'il suffise d'accroître le bien-être matériel pour augmenter, *ipso facto*, le capital moral de l'humanité ; ni malthusien, ni pornocrate, ni bancocrate, il dénonce cette « illusion de la richesse » dont tout le monde moderne, socialistes et anarchistes en tête, est l'aveugle et outrecoisant prisonnier ; il fait de la pauvreté, conservatrice des mœurs et de la justice, l'éloge le plus magnifique qui soit sorti d'une bouche humaine, depuis Virgile et Bossuet, et il définit le travailleur le « véritable ascète moderne ». Et c'est ici, sans doute, que le contraste devient le plus saisissant : car ce laïque, cet homme qui a écrit *la Justice dans la Révolution et l'Eglise* et qui, dans ce livre, a fait comme l'exégèse de la Révolution pour en opposer, sur tous les points, le spirituel à celui de l'Eglise déclarée par lui en faillite ; ce paysan mécréant, en qui s'incarne si bien ce qu'on a pu appeler *le nouveau paganisme révolutionnaire* et qui, dans ces pages inerveilleuses où il parle de l'homme en face de la mort et où il raconte les derniers moments de son père, ose mettre la mort de Danton au-dessus de la mort de Jésus, ce blasphémateur, qui déclarait à Dieu la guerre et lançait ce cri : Dieu, c'est le mal — oserai-je dire qu'il y a dans toute son œuvre comme une perpétuelle résonance chrétienne et que c'est précisément

cette résonance chrétienne, ce ton religieux, qui ont mis entre la démocratie moderne et lui ce gouffre d'incompréhension et de mésintelligence ? Car, si vraiment le *ton moral* chrétien, c'est : l'estime très haute faite de la chasteté, l'idée du péché et le pessimisme, comment méconnaître le christianisme fondamental de Proudhon, lui dont la théorie du mariage n'est qu'une transposition de la mystique chrétienne, la théorie du progrès une transposition de la doctrine théologique de la grâce, et, partant, la négation résolue de l'optimisme moderne ? Chrétien, oui, il l'est, et profondément, et non pas à la façon molle et lâche d'un Chateaubriand, d'un Lamennais, d'un *moderniste* contemporain, mais à la façon de Pascal et de Bossuet, de ce christianisme rigide, austère, mystique, non par déficience de la raison, mais par exigence rationnelle et appétit insatiable de rigueur, de précision et de certitude : voyez comme il parle de ce christianisme du *xvii^e* siècle : « Sous la plume des Bossuet, des Fénelon, des Fleury, des Arnauld, des Pascal, des Bourdaloue, des dom Calmet, le christianisme acquit une rationalité, une splendeur, qu'il n'avait jamais eues, même au temps de saint Augustin et de saint Paul. Philosophie, sciences exactes et naturelles, prose, éloquence servirent à cette transfiguration chrétienne. Alors il y eut orgueil et joie à professer l'Évangile ; le croyant put se dire qu'il avait pour lui la raison divine et la raison humaine. Le christianisme fut plus qu'une foi : ce fut le système du monde, de l'homme et de Dieu » (*Majorats*, p. 182). Et comparez-le à Renan, comparez sa *Vie de Jésus* à celle de Renan. Le christianisme de Renan, ou plutôt sa religiosité, c'est le christianisme à la Rousseau, la religiosité à la moderne, molle, vague et panthéiste ; c'est l'idéalisme d'allure allemande, le christianisme romantique moderne, incon-

sistant et lâche, incapable de foi véritable, et qui prend les élans d'une sensibilité et d'une tendresse vaguement humanitaires pour de la religion; le christianisme latent de Proudhon, c'est le christianisme pris à la lettre, dans toute la rigueur de sa conception, sans atténuation ni adaptation efféminée aux prétendues exigences du prétendu esprit moderne; c'est le christianisme *classique*, tel que Pascal et Bossuet l'entendaient et le pratiquaient; un christianisme d'allure toute française, où la profondeur du sentiment mystique s'allie à l'inflexibilité d'une raison intraitable et suprêmement exigeante; un christianisme ancienne France, le christianisme de cette France très chrétienne, qui, dit Proudhon quelque part, devait devenir, tout naturellement, la France très révolutionnaire; et, en vérité, nul auteur ne donne mieux l'impression de cette filiation toute naturelle que, précisément, Proudhon lui-même.

Pierre-Joseph Proudhon, paysan franc-comtois, petit-fils de ce *Tournesi*, qui fait des niches à son curé, mais n'est pas voltairien : c'est l'anticléricalisme classique du paysan français, à l'esprit fier et ennemi-né du « gouvernement des curés »; ce n'est pas l'anticléricalisme épais, niais et bourgeois du pharmacien Homais, cet anticuré, aussi stupide que Bournisien lui-même; c'est l'anticléricalisme des soldats des guerres de la Révolution et de l'Empire, ces modernes païens, comme les a appelés Macaulay, peu amis, certes, des « capucinades » et des « moineries » et volontiers gouailleurs vis-à-vis des choses et des gens d'Eglise; mais que les âmes pieuses ne s'alarment pas trop vite des intempérances de langage de ces mécréants : ces héros, qui jouent si simplement leur vie temporelle, et qui semblent ne rien respecter — ces héros ont une âme proche parente de

la leur, car tous les héroïsmes sont frères, le militaire comme le religieux et le révolutionnaire; et que Monsieur le curé renonce à toute ambition séculière et à tout esprit de domination, ils s'entendront parfaitement avec lui, sauf à le blaguer encore un peu, mais c'est l'esprit de la race, le vieux fond de malice et d'ironie gauloise. Il n'y a que le capon, le couard, le droguiste-épiciier M. Homais, qui soit fermé à toute conception religieuse de la vie, car celui-là c'est le « bourgeois qui pense bassement » et il n'y a rien à faire avec... cela; M. Homais mourra lâchement, on peut en être sûr, et fera appeler M. Bournisien : voyez au contraire comment meurt le père de Proudhon, une mort à l'antique, simple et grande, sans forfanterie comme sans terreurs : le fils d'un tel homme pourra écrire *la Justice dans la Révolution et la Guerre et la Paix*. Pierre-Joseph Proudhon, dis-je, paysan franc-comtois, et non du tout petit-bourgeois, comme la sottise marxiste orthodoxe aime à dire, fils de Catherine Proudhon, cette femme d'un sens hors ligne, qui donna à son fils ce conseil étonnant : ne parle jamais d'amour à une jeune fille, fût-elle ta fiancée (et comment s'étonner après cela qu'il ait écrit le plus magnifique hymne au mariage qu'on ait jamais écrit : il faut remonter jusqu'à la Rome patriarcale et républicaine pour trouver une conception aussi rigide et aussi belle de la famille, et jusqu'à l'*Odyssée* même, pour voir la fidélité conjugale mise à une telle hauteur); Pierre-Joseph Proudhon, ce paysan devenu ouvrier et homme de lettres malgré lui, ce jeune bouvier, qui regrettera toujours d'avoir passé par le *polissoir* des villes et de cette prétendue civilisation urbaine, qu'il trouve sans saveur, horriblement abstraite, insincère et démoralisante : contre cette civilisation, son œuvre entière est

un réquisitoire, le réquisitoire, il le dit lui-même, du paysan du Danube; et voyez quel éloge il fait de Virgile, le grand poète rural, et dans Virgile, des *Géorgiques* le grand poème de la vie rurale; Pierre-Joseph Proudhon, qui déteste précisément le christianisme en tant que manifestation urbaine, en tant que religion abstraite de gens qui vivent trop loin de la nature, trop loin de la terre et dont le cerveau est par suite la proie désignée de toutes sortes de *nuées* et de dilettantismes morbides et ramollissants. Mais le christianisme est-il nécessairement urbain, pourra-t-on se demander? N'y a-t-il pas, dans le christianisme, deux courants, l'un plus bourgeois, plus urbain et abstrait, tendant éternellement au protestantisme, et l'autre, plus rural, plus paysan et plus concret, et qui serait le courant plus proprement catholique? Voyez, aujourd'hui, le christianisme des sillonistes, des modernistes et des abbés démocrates, toutes ces formes d'un catholicisme dit libéral et qui sont tangentes au protestantisme libéral lui-même; et voyez, à côté, les catholiques d'*Action française*, ralliés autour de Pie X, ce curé de campagne élevé à la dignité pontificale : n'est-ce pas la différence de la ville à la campagne qui sépare ces deux groupes de chrétiens? Il n'est pas douteux que le catholicisme, plus concret, plus beau, chargé de plus d'éléments sensibles, ne soit, par rapport au protestantisme, cette forme *bourgeoise* du christianisme, comme Marx lui-même le désigne, dans le même rapport que la campagne à la ville : il y a bien aussi un catholicisme des villes, le catholicisme des cours, mondain, précieux, raffiné et dilettante, mais c'est déjà la corruption du catholicisme, lequel reste fondamentalement la religion de peuples fondièrement agricoles, comme l'Italie, l'Espagne et la France. Et

pensez surtout à cette figure extraordinaire de Jeanne d'Arc, figure unique au monde, Jeanne d'Arc, la paysanne lorraine, l'humble pastoure, la vierge guerrière, symbole éternel de ce christianisme rural et paroissial de la vieille France rurale et militaire. De ce christianisme essentiellement rural, Proudhon, certes, n'est plus l'adversaire, il en est même un des plus magnifiques représentants, et l'on retrouve en lui, évidemment, toute la substance de ce qui compose, à travers les siècles, la figure éternelle de la France éternelle, de la France qui a produit, ce peuple qu'on dit léger et superficiel, saint Louis, Jeanne d'Arc, Corneille et Pascal, de la France chevaleresque et héroïque, héritière à la fois de la tradition antique et de la tradition catholique, de la France très chrétienne et très révolutionnaire.

Écoutez plutôt l'accent de ces lignes, que j'extrais d'une admirable lettre écrite à un ami qui se décourageait (*Correspondance*, t. XIII, p. 217): « ...Seriez-vous donc de ces gens pour qui l'existence de l'homme n'a qu'une fin : produire, acquérir et jouir ? Ni l'un ni l'autre. Il faut travailler, parce que c'est notre loi, parce que c'est à cette condition que nous apprenons, que nous fortifions, disciplinons et assurons notre existence et celle des nôtres. Mais ce n'est pas là notre fin, je ne dis pas transcendante, religieuse ou surnaturelle, je dis même fin terrestre, fin actuelle et tout humaine. Être homme, nous élever au-dessus des fatalités d'ici-bas, reproduire en nous l'image divine, comme dit la Bible, réaliser enfin sur terre le règne de l'esprit, voilà notre fin. Or, ce n'est ni dans la jeunesse, ni même dans la virilité, ce n'est point par les grands travaux de la production et les luttes d'affaires que nous pouvons y atteindre ; c'est, je vous le répète, à la complète matu-

rité, quand les passions commencent à faire silence, et que l'âme, de plus en plus dégagée, étend ses ailes vers l'infini... Songez donc que quand je vous parle de votre rôle dernier, de votre destinée supérieure, de votre fin dans l'humanité, je ne parle pas seulement au point de vue de votre perfectionnement individuel; j'ai surtout dans l'esprit l'amélioration de notre espèce. Mieux qu'un autre, vous savez combien elle est dure de tête et de cœur; croyez-vous donc que ce soit une excuse à votre défaillance? Non, non, il faut aider à cette humanité vicieuse et méchante, comme vous faites pour vos propres enfants; il faut bien vous dire que votre gloire et votre félicité se composent de la répression des méchants, de l'encouragement des bons, de l'amélioration de tous. C'est la loi de l'Évangile, aussi bien que celle de la philosophie et vous êtes ici responsable devant le Christ et devant les hommes... J'ai vu ma femme, attaquée du choléra, guérir tout à coup, quand elle me vit frappé de l'affreux mal; l'idée de sauver son mari l'éleva au-dessus d'elle-même et vainquit le fléau. C'est ainsi que tous nous devons être jusqu'à épuisement du fluide vital. Vous vous devez, comme tout homme de bien, à la réforme de vos semblables; et croyez-vous que je me soucie de la vie d'un tas d'égoïstes et de coquins! Si vous saviez combien je suis impitoyable pour ces fils du diable! Combien est faible ma charité pour ces âmes pourries! Non seulement, je ne demande pas qu'elles vivent, je me réjouis de leur consommation et de leur mort. Écoutez et méditez ce mot : vous croyez sans doute à l'immortalité de votre âme? Eh bien! sachez que votre foi doit exercer son influence dès la vie présente, que votre immortalité future ne forme pas scission avec votre passage sur la terre et que si votre âme est vraiment de qualité, elle doit soutenir

vosre corps. Ceci va vous paraître étrange, mais je suis logique jusqu'au bout. Vous perdrez dans mon estime, si vous vous laissez aller, je vous en prévien. Au contraire, plus vous durerez, plus je vous aimerai ».

Comment ne pas être frappé de l'accent profondément chrétien de cette admirable lettre ? Et quelle merveilleuse trempe d'âme un tel accent révèle ! Comme un tel langage détonne au milieu de notre démocratie jouisseuse, matérialiste et gangrenée jusqu'aux moelles ! C'est le langage d'un homme de l'ancienne France, formé aux plus pures traditions à la fois classiques et chrétiennes, un langage qui sonne le grand siècle, et qui rappelle celui de nos plus grands moralistes, quand la tradition de la sagesse antique, jointe aux vertus surnaturelles du christianisme, composait la substance de l'esprit national. Quelles âmes alors, quels caractères, quelles fortes personnalités ! Aujourd'hui que la démocratie coule à pleins bords, et qu'au nom d'une métaphysique à la fois rationaliste et matérialiste, et d'une sociologie prétentieuse et barbare, elle détruit toutes nos traditions nationales aussi bien classiques que chrétiennes, et que, sous le fatras des morales laïques et des belles tirades sur le progrès et la liberté, on ne découvre rien d'autre que cette maxime sénile d'une bourgeoisie dégénérée et d'un peuple aveuli : *Courte, mais bonne*, — il y a plaisir à dresser, face à cette pourriture, la noble et mâle figure de Proudhon, non le Proudhon officiel et soi-disant démocrate, à qui les parvenus du socialisme osent inaugurer une statue, — insulte telle à sa mémoire qu'on se demande comment cette statue, s'animant soudain comme celle du Commandeur, ne leur a pas jeté à la face le fameux : *Blagueurs !* — mais le Proudhon véritable, le Proudhon paysan, le Proudhon ouvrier, en qui revivait l'âme de

l'ancienne Rome et l'esprit du christianisme du xvii^e siècle, antithèse éclatante de cette démocratie bavarde et couarde, livrée tout entière aux mercantis de la Plume, de la Bourse et de l'Urne, et qui n'est qu'une des formes les plus cyniques de l'exploitation populaire.

Jean DARVILLE.

PROUDHON ET L'ORDRE ¹

Voici plus d'un demi-siècle que ce scandale dure : le souvenir d'un Proudhon est mis au service du parti qui s'acharne à détruire les conditions de l'ordre éternel et de l'ordre français et l'on voit de misérables lambeaux de sa doctrine s'agiter entre les mains d'anarchistes qui servent la cause de l'Or juif.

La tactique du silence et de l'étouffement fut employée du vivant de l'auteur avec un art supérieur qui pouvait n'être que le fruit de l'ignorance et de l'incompréhension : conservateurs, démocrates et communistes unis, s'acharnaient à dénoncer quelques formules tapageuses et paradoxales (dont quelques-unes étaient des « ultra-vérités » plutôt que des contre-vérités), mais ils omettaient soigneusement d'examiner les principes d'une doctrine, substantielle et saine entre toutes.

La tactique que l'on a essayée plus récemment, c'est celle, qui se croit plus habile, de l'utilisation. Mais d'une utilisation timide et partielle qui ne s'appuie que sur des fragments tronqués et sur la méconnaissance la plus parfaite de l'esprit proudhonien.

« *Proudhon, l'immortel père de l'anarchie* », c'est ainsi que le qualifiait au procès de Lyon, en 1884, l'anarchiste Kropotkine qui est le fils de 48 plus encore que de 89 et que l'on aura suffisamment jugé quand on saura qu'il est l'un des derniers et des plus fideles admirateurs d'Aulard.

(1). Lecture faite à la réunion d'ouverture du Cercle.

A la suite du vieux croyant russe, quelques anarchistes emboltèrent le pas — sans conviction. Ils durent jeter un voile pudique sur ce qu'ils appelaient les erreurs du maître. L'on conçoit assez, en effet, l'embarras de ces républicains intégraux, soucieux du développement intégral de l'individu, devant les pages où Proudhon a affirmé avec tant de vigueur et d'éloquence la « *réalité de l'être social* », qui est la résultante et non la somme des forces agglomérées.

Passons sous silence la mascarade officielle de Besançon, mais donnons aux républicains qui affectent quelque intérêt pour Proudhon le conseil de se montrer plus circonspects. Qu'ils se rappellent l'avertissement qu'un des leurs qui se piquait de connaître aussi Auguste Comte, le tonitruant Gambetta, donnait au jeune Hanotaux : « *Lisez Proudhon ; mais prenez garde : IL EST PLEIN DE PIÈGES !* » (1).

Ces pièges à républicains dont l'œuvre de Proudhon est toute parsemée, ces chausse-trapes semées sous les pas des démocrates de toute nature, et au milieu desquelles un professeur politicien de Sorbonne (2) manœuvrait avec tant de gaucherie, l'avant-dernier hiver, — c'est un jeu de les énumérer ! Proudhon a bien pu dans ses œuvres de début se proclamer le fils de la Révolution et se réclamer des Girondins « fédéralistes » ; mais ces déclarations l'ont beaucoup gêné dans la suite et il les a amendées et redressées dans une mesure telle qu'on peut les considérer comme nulles et non avenues. Nul n'a instruit avec plus de rigueur le procès de la démocratie. Nul n'en a mieux dénoncé l'impuissance, l'imbécillité et la duperie, et des abondants griefs qu'il a relevés à sa charge, il n'en est point dont l'expérience

(1) G. Hanotaux. *Hist. de la France contemporaine, 1871-1900*, t. II, p. 53.

(2) Bouglé, qui fit en 1909 un cours public sur Proudhon.

de l'Empire et des Républiques troisième et quatrième n'ait démontré le bien-fondé strict.

Souvent à son insu, mais parfois de façon délibérée, en politique comme en économie et jusqu'en littérature, il se range côte à côte avec nos maîtres de contre-révolution. Comme Auguste Comte, il veut reconstruire une famille solido. C'est avec les accents lyriques d'un Joseph de Maistre qu'il proclame l'éternelle nécessité de la lutte. Champion du pouvoir temporel des Papes, il se campe aux côtés de Pie IX et du comte de Chambord... Et s'il ne jugeait point de son vivant qu'un tel voisinage fût compromettant, s'il déclarait que « *loin de s'en plaindre, il s'en félicitait* » (1), pourquoi hésiterions-nous à le rapprocher de ceux qui, sur un autre terrain et avec des armes différentes, n'en ont pas moins mené le même combat contre le même ennemi?

Précisons : nous ne visons point à une utilisation totale et exclusive de l'œuvre de Proudhon et nous estimons qu'il y a une tâche plus pressante à mener que l'exégèse terre à terre des textes proudhoniens. Si nous nous aidons pour la reconstruction de notre cité des matériaux que Proudhon nous a apportés en si grande abondance, notre respect pour lui ne nous interdit point de compléter ou plutôt de prolonger sa pensée dans la direction même qu'il n'a point manqué de nous indiquer.

La dure expérience des défaites nationales et des faillites démocratiques qui lui a été épargnée n'eût pas manqué de lui suggérer ou même — il n'est point par trop téméraire de le présumer — de lui imposer ces corrections indispensables.

Patriote, il l'était profondément. Il chérissait d'un amour profond et quasi charnel sa petite patrie franc-

(1) *Correspondances*, tome XII, p. 221.

comtoise et il nourrissait l'ardent désir de « rendre notre nation à sa terre primitive » et de travailler à la « restauration de notre nationalité » (1).

« Je veux, autant qu'un autre », écrivait-il, « la gloire du nom français; je ne repousserais pas le triomphe de mes principes et le bonheur de ma nation, parce qu'elle me viendrait d'un empereur ou d'un roi » (2).

Et ailleurs :

« Otez de l'ancienne monarchie la distinction des castes et des droits féodaux; la France, avec ses États de province, ses droits coutumiers et ses bourgeoisies, n'est plus qu'une vaste confédération, le roi de France un président fédéral. C'est la lutte révolutionnaire qui nous a donné la centralisation » (3).

S'il ne s'engagea point résolument dans la voie royale, c'est que la « nuée gauloise », alors fort répandue, troublait la lucidité de son regard et l'empêchait de se faire une juste conception de notre passé. Il lui manqua, pour le guider, cette « théorie de la France » que notre Maurras nous a enseignée.

Si, d'autre part, il n'a point accordé à la discussion de la solution monarchique toute l'importance qu'elle mérite, ce n'est point qu'il jugeât impossible toute restauration dynastique, ce n'est point non plus qu'il ignorât que le vrai roi n'est point un simple « médiateur entre les partis », mais bien plutôt la « personification de ses peuples » et le vivant « symbole de leur unité » (4), mais c'est bien plutôt parce qu'il croyait que la fédération, l'« anarchie positive » devait se suffire à elle-même et que l'équilibre des forces écono-

(1) *Correspondance*, t. XIV, pp. 285-6.

(2) *De la Justice*, œuvres complètes, t. XXVI, p. 233.

(3) *Du Principe fédératif*, p. 321.

(4) *De la Justice*, œuvres complètes, t. XXII, pp. 131-132.

miques se produirait d'une façon purement spontanée.

Or, ce fédéralisme ne peut sortir de l'abstraction, il ne peut prendre corps et devenir vraiment intégral que si un ordre — l'ordre royal — lui sert de soubassement. La République, corruptrice et fusilleuse, a eu soin de nous démontrer avec évidence qu'un régime électif ne peut qu'attenter à l'indépendance des groupements de producteurs, des républiques ouvrières. L'expérience de Proudhon était, sur ce point, insultante. La nôtre est entièrement achevée.

Faute d'avoir saisi toutes les conditions réelles, concrètes, historiques, de l'ordre qu'il voulait réaliser, Proudhon n'a pu en discerner que les grandes lignes. En lui, le royalisme n'a été qu'en puissance. Mais n'est-ce point suffisant pour que nous fassions cesser le scandale persistant d'un Proudhon, père de l'anarchie et grand prêtre de la République? Et n'est-il point grand temps de le faire apparaître, sous ses traits véritables, et, fussent quelques badauds s'en étonner, de montrer en lui un « *faiseur d'ordre* » (1) et l'un des plus grands qui aient existé au siècle dernier?

PIERRE GALLAND.

(1) « Vous serez quelque jour fort étonné d'apprendre, après ce que vous avez entendu dire et supposé vous-même de mes opinions, que je suis un des plus grands faiseurs d'ordre, un des progressistes les plus modérés, un des réformateurs les moins utopiques et les plus pratiques qui existent.. » (Correspondance, t. XII, p. 220.)

POURQUOI NOUS RATTACHONS NOS TRAVAUX A L'ESPRIT PROUDHONIEN¹

Nous avons l'honneur d'ouvrir devant vous notre cercle d'études et de commencer publiquement nos travaux sous le vocable de P.-J. Proudhon. Nous avons pensé que, nous plaçant, nous, nationalistes intégraux, sous un tel patronage, il ne serait pas inutile d'expliquer, même pour les personnes averties, le choix de notre patron. Mais avant que de vous dire pourquoi nous rattachons nos travaux à l'esprit proudhonien, je vous demande la permission de vous présenter quelques réflexions sur la formation du cercle lui-même.

Tout d'abord, un point d'histoire. Au mois de mai dernier, quelques-uns de nos étudiants me prièrent de me joindre à eux pour organiser un cercle d'études, non point sociales (je vous dirai tout à l'heure pourquoi), mais économiques. Je ne veux point vous cacher le nom de celui de nos amis chez qui cette idée est née dans la forme que je vous indique. C'est Henri Lagrange. Voilà pour renseigner M. le professeur Bouglé, et pour lui permettre de compléter, dans une seconde édition de sa *Sociologie de Proudhon*, la note dubitative qu'il a consacrée à notre cercle.

La fondation du cercle présentait quelques difficultés. Lorsque quelques personnes se réunissent pour étudier les problèmes improprement nommés sociaux (car ils

(1) Première conférence publique du Cercle Proudhon, donnée le 16 décembre 1911.

ne sont que politiques, ou économiques, ou religieux), il y a un très grand danger. C'est la corruption des principes et des personnes. On risque fort, ou bien de constituer un groupe mondain qui se poussera dans le monde en utilisant son amour des hommes, sa pitié pour les humbles, ou bien de préparer des intellectuels à l'exploitation des passions ouvrières. Vous distinguez très bien que la première forme du danger ne nous menace pas. Nous aurions pu redouter la seconde, si nous nous étions proposé la seule étude des questions ouvrières et la préparation à une sorte d'apostolat social et national parmi les classes ouvrières. Vous savez déjà que nos intentions sont tout autres et qu'elles excluent rigoureusement tout ce qui pourrait rappeler cette forme hypocrite de l'action politique qu'est l'action dite populaire. Vous ne trouverez pas ici des hommes recherchant les moyens d'enseigner le peuple pour lui faire abandonner ses erreurs, et qui auraient la prétention insupportable de le guider, de le diriger, et qui feraient profession d'être ses représentants auprès des classes dirigeantes et des pouvoirs futurs. Le rapport que j'ai eu l'honneur de présenter au dernier Congrès d'Action française vous a donné sur ce point capital les précisions nécessaires.

Nous nous sommes réunis, chacun conservant ici son esprit de famille, de métier, de corps et de classe (de classe surtout), pour faire une œuvre dont j'oserais dire (bien que le terme soit singulièrement déshonoré aujourd'hui) qu'elle sera scientifique. Nous avons tous des idées très nettes sur le problème politique. Nous avons également une conscience parfaite de notre qualité nationale. Il nous reste à connaître, en vue de notre action, en vue de l'organisation à laquelle nous sommes appelés à prendre part, chacun dans notre classe, il

nous reste à connaître le monde où nous vivons, et particulièrement sous l'un de ses aspects qui est parmi les plus obscurs, l'économique. Nous aurons à vivre dans ce monde. Il s'agit pour nous de savoir quelle place nous y occupons, quel rôle nous devons y tenir, en plaçant toujours au-dessus de nos préoccupations, dans nos études, l'intérêt national. Nous ne pouvons songer à nous en remettre à notre sentiment intérieur (qui n'est naturellement pas exclu), car ce sentiment, s'il doit être le mobile de notre action, est parfaitement aveugle et appelle, pour être satisfait, la collaboration de la connaissance, de l'intelligence. Nous avons à découvrir où sont pour nous, nobles, bourgeois et ouvriers, notre bien et notre mal, dans ce domaine de l'économie, qui a subi des transformations profondes qui ne dépendent ni des princes ni des républiques, et où les notions que nous avons reçues de nos pères ne nous donnent qu'une indication générale et ne nous suffisent plus pour les directions pratiques.

Je vous ai dit que nous ferons œuvre scientifique. Mais vous avez vu que cette œuvre sera faite en vue de l'action. Je crois bien que nous sommes passionnés de connaissance. Mais nous ne sommes point des contemplateurs ; nous ne nous intéressons pas aux phénomènes du monde en spectateurs. Nous ne séparons pas la pensée de l'action. Et nous ne sommes ni gens de salon, ni gens de cabinet. Nous sommes tous au cœur des réalités présentes, et de celles qui sont les plus pressantes. Nous connaissons, non par les livres, mais par l'expérience personnelle, non seulement les problèmes quotidiens de la vie, mais les graves problèmes qui se posent à l'esprit et à l'âme des Français. Si nous voulons faire ici œuvre scientifique, c'est afin de servir notre vie commune, et nos intérêts distincts. Et quelle vie ? C'est

la vie française. Quels intérêts? ce sont nos intérêts de famille, de métier et de classe. Cela vous indique que nous ajoutons, à notre appétit de connaissance, un profond sentiment, une vive passion humaine. Très exactement, nous cherchons à connaître les formes actuelles de l'économie pour y découvrir les conditions de l'ordre français et, dans la société française, l'ordre des classes, les organes propres à chacune et qui les favoriseront sans rompre les liens nationaux, et sans perdre de vue que toutes ces conditions se rattachent à un ordre éternel, auquel l'ordre français est lié, comme le chêne occidental est lié à la loi de croissance qui gouverne le palmier tropical. Cette connaissance acquise en commun, nous nous séparerons pour l'action pratique; chacun de nous regagnera son foyer héréditaire, sa femme et ses enfants, son laboratoire, son atelier ou son bureau, son association où il retrouvera ses pairs avec qui il travaillera à l'organisation du pays français, selon sa propre loi, selon le commandement de ses aïeux, et selon la conscience de ses intérêts, dans sa république, sous la protection du roi de France.

Ayant entrepris cette tâche, nous avons cherché un patron. Nous avons voulu qu'il appartint à la tradition française, à la plus authentique et à la plus ancienne tradition française, celle qui est née et s'est formée au cœur du paysan français, qu'il appartint en même temps à la race des nouveaux constructeurs, et qu'il réunit en lui-même, outre certaines vertus civiques que nous plaçons très haut, deux forces qui se sont opposées et se sont fait la guerre dans la démocratie du xix^e siècle, la force agricole et la force industrielle. Nos intentions vous expliquent l'hommage que nous avons fait à la mémoire de P.-J. Proudhon.

Les personnes qui connaissent l'histoire des idées

contre-révolutionnaires ne nous demanderont aucune justification de notre choix. Elles se souviennent que Drumont s'est souvent appuyé sur la pensée proudhonienne, que Maurras a découvert, chez l'auteur de la *Fédération en Italie*, le sens parfait de la politique française, que Dimier a placé Proudhon parmi les maîtres de la contre-Révolution, que Bainville, enfin, a réuni dans une même dédicace, les zouaves pontificaux et le penseur révolutionnaire qui « dans sa pleine liberté d'esprit, retrouva la politique des rois de France ». Et elles n'ignorent pas que deux écrivains français, qui ont fait en France la plus forte critique de la démocratie, du point de vue syndicaliste, Georges Sorel et Édouard Berth, sont tout pénétrés du plus pur esprit proudhonien.

La part reconnue que Proudhon a prise dans le mouvement des idées contre-révolutionnaires sera donc, aux yeux de tous, notre première justification. Mais il y a plus, croyons-nous. Ce n'est pas seulement Proudhon critique de la démocratie, du socialisme et de l'anarchisme que nous invoquerons ici. C'est Proudhon constructeur. C'est là-dessus que je veux surtout vous donner quelques explications.

Proudhon critique de la démocratie, du socialisme et de l'anarchisme, Proudhon papalin, a été en même temps démocrate, socialiste et anticlérical, sinon anticatholique, et bien qu'il n'eût aucun des caractères que nous connaissons à l'anarchiste, sa réaction contre l'État l'a porté souvent à des mouvements fortement anarchiques. Il est même juste de dire que la plupart de nos contemporains ne le connaissent guère que sous ce dernier aspect : « La propriété, c'est le vol ! — Dieu, c'est le mal ! » deux formules inséparables, dans l'esprit du plus grand nombre, de la mémoire de Proudhon et qui

résumant son œuvre. Vous savez combien c'est insuffisant, combien c'est faux, vous savez même ce qu'il faut entendre dans ces cris. Vous savez que la première critique proudhonienne de la propriété a abouti à une des plus fortes défenses de la propriété qui aient jamais été faites; vous savez également que, parmi les écrivains du xix^e siècle, Proudhon est un de ceux qui ont eu la plus profonde intelligence du catholicisme. Mais il n'en reste pas moins que Proudhon est un fils de la Révolution, un enfant perdu de 1789, et qu'il a eu la foi révolutionnaire. Et, néanmoins, c'est un constructeur. Même avec sa foi révolutionnaire, il construit, il a la passion de la construction, de la vie organisée, ordonnée, disciplinée. Même dominé par les idées directrices de la révolution, au point qu'il donnera à sa *Théorie de la propriété* cette conclusion que le droit du propriétaire est juste et nécessaire parce qu'il assure la LIBERTÉ (et il écrit le mot Liberté en lettres capitales, et il l'entend au sens révolutionnaire); même dirigé, inspiré, soulevé par l'enthousiasme révolutionnaire, il s'oppose de toutes les forces de son sang, de toute la vigueur de sa pensée, à l'anarchie issue de 1789. Et voilà la vérité qui nous apparaît. Proudhon, c'est la France éternelle qui subit au xix^e siècle l'anarchie intellectuelle du xviii^e, qui continue de répéter les paroles insensées imposées à sa mémoire, mais dont les mains paysannes, ouvrières, formées par le labour aux arts de la vie, reproduisent les gestes traditionnels du travail et dont l'intelligence, disciplinée par les siècles, recherche l'ordre dans ce monde nouveau où elle n'aperçoit plus que les signes du désordre.

Eh bien ! Messieurs, cette angoisse, cette recherche de Proudhon, ç'a été la nôtre, et je dis plus, c'est la nôtre encore. Nous avons été dans la même anarchie

morale et intellectuelle que Proudhon. Comme lui, nous avons subi le prestige des nuées quatre-vingt-neuviennes. Mais, grâce au génie de Maurras, nous avons résolu le premier des problèmes, le problème qui commande tous les autres, et sans la solution duquel aucun autre ne peut être résolu, le problème politique, le problème de l'État. Nous sommes consciemment, très consciemment contre-révolutionnaires. Et de notre connaissance des solutions premières, de notre conscience de l'intérêt national découlent des principes qui seront appliqués à l'économie. Mais ici quel travail nous reste-t-il à faire ? Tout un monde de formes nouvelles est né. Quelles sont les formes bonnes, excellentes, et quelles sont les mauvaises, nuisibles ? Nous avons à les découvrir, à les reconnaître, à les estimer, afin de prévoir l'usage que nous en ferons, sous la monarchie, pour notre bien commun et pour notre bien particulier. A quelques jeunes hommes qui le questionnaient un jour sur ces graves problèmes, Maurras répondait : « C'est à la deuxième génération d'Action Française qu'il appartiendra de résoudre ces questions et d'en appliquer les solutions. » Une des premières démarches de ces jeunes hommes a été d'aller à Proudhon. Pour les raisons que je vous ai dites, et pour d'autres encore. Dans ce domaine, Proudhon représente plus que la contre-révolution. L'esprit proudhonien représente une valeur révolutionnaire que nous pouvons incorporer à nos propres valeurs, je dirai mieux : que nous trouvons dans notre propre mouvement.

Lorsque nous considérons le problème français dans toute son étendue, sous tous ses aspects, politique, social, économique, moral, religieux, du point de vue où nous nous plaçons, à l'Action Française, que voyons-nous et que prévoyons-nous ?

Voyons-nous tout simplement une nation qui a fait quelques erreurs intellectuelles et qui s'est donné un régime absurde, et prévoyons-nous tout simplement qu'un changement de régime, dont les effets s'étendraient dans la nation à travers tous les corps, tous les groupes existant actuellement, nous apportera à nous, Français, tous les bienfaits que nous attendons? Nous, nationalistes français, nous savons parfaitement que de telles vues et de telles prévisions seraient tout à fait insuffisantes. Nous savons parfaitement que l'on ne peut rien entendre, absolument rien, aux problèmes politiques et économiques actuels, si l'on ne les regarde à la lumière de l'admirable et profonde théorie de Maurras sur les Quatre États confédérés. Sous cette lumière éclatante, tout s'éclaire. La nation française apparaît comme une nation conquise, privée de son État national, et dominée par une confédération de quatre groupements, Juifs, Protestants, Maçons, Météques, qui constituent un État distinct, dont les intérêts sont tout à fait opposés aux nôtres, qui traite avec l'Étranger selon son intérêt particulier et qui s'associe à lui pour le pillage de la nation. Et ces Quatre États, cette Confédération, cet État qui est surtout, actuellement, juif, et qui est parfois soit un prolongement de l'État allemand, soit un prolongement de l'État anglais, n'est pas du tout construit à l'image du désordre que nous constatons dans la société française. Il a un ordre politique, qui maintient la cohésion dans la Confédération, mais dont la fonction est d'entretenir le désordre dans la société française, qui fait en quelque sorte ce que les Mandchoux faisaient dans la société chinoise. La Confédération qui règne en France nous impose un ordre moral, un ordre social, un ordre religieux, qui sont créés pour assurer sa domination; elle a surtout un ordre écono-

mique qui lui permet, de nous exploiter, de nous dépouiller et même de nous expulser, de nous prendre notre sol, ceci au bénéfice de l'Étranger. En somme, en France, actuellement, il n'y a plus d'ordre français. Il y a un ordre, à la défense duquel participent un certain nombre de Français, traitres conscients ou demi-dupes, ou dupes, ou ignorants (comme il y a des Hindous qui défendent l'ordre de Sa Majesté Britannique aux Indes), mais cet ordre, ce n'est pas le nôtre. Et devant cette situation, notre mouvement est nécessairement à la fois contre-révolutionnaire, en ceci qu'il tend à rétablir la pièce maîtresse de l'ordre français, la monarchie, et révolutionnaire, en ceci qu'il tend à détruire l'ordre social étranger qui nous est imposé et à créer des institutions qui s'appuient sur la tradition française mais qui seront de formes nouvelles, puisque le monde de l'économie a subi des transformations matérielles extraordinairement profondes qui rendent impossible la reconstitution des vieux organes de défense que le peuple français s'était créés.

C'est ici que nous rencontrons Proudhon, comme Maurras et Bainville l'ont rencontré dans la chancellerie royale. Cette passion révolutionnaire qui anime Proudhon, c'est la nôtre. Dans la France où il vivait, avec l'ordre français inscrit dans son sang, Proudhon ne reconnaissait pas dans cet ordre social qui était déjà l'ordre capitaliste étranger, le prolongement, dans le monde économique nouveau, de l'ordre français transformé selon sa tradition. On lui a reproché d'être un adversaire de l'ordre social, d'être en tout anarchiste. Ah ! Messieurs, ceux qui lui ont adressé ce reproche n'ont pas vu la flamme qui éclaire son œuvre ; ils n'ont pas vu que l'ordre social qu'ils défendaient eux-mêmes n'était pas l'ordre social dont leurs pères leur avaient légué la tra-

dition, que c'était déjà l'ordre étranger, et que le vrai défenseur de nos intérêts, de nos droits historiques, à nous, Français, c'était P.-J. Proudhon. C'est en ceci, en cette réaction profonde que se manifeste l'esprit proudhonien; c'est cet esprit que nous invoquons pour présider à nos travaux. Avec cet esprit, avec cette passion, nous continuerons la recherche proudhonienne, mais avec d'autres méthodes, et guidés par des doctrines politiques inattaquables, nous chercherons à connaître notre monde, le monde français enrichi et transformé par l'industrie de nos pères, pour y vivre selon notre loi et notre droit.

. C'est donc une œuvre nouvelle que nous entreprenons et, comme vous l'a dit Galland, nous ne ferons pas ici d'exégèse proudhonienne. Mais nous ne nous priverons pas du concours de l'analyste révolutionnaire; nous lirons ses œuvres, et nous les commenterons, ce qui est d'ailleurs indispensable pour comprendre quelques aspects de la vie intellectuelle française et de l'organisation ouvrière. Quelqu'un qui est plus qualifié que moi-même vous parlera de Proudhon lui-même et de toute son œuvre. Mais je ne puis me retenir de vous citer, ce soir, quelques pages qui viennent à l'appui de ce que je vous ai dit. Je souhaite que ceux qui sont venus ici et qui ne connaissent pas Proudhon emportent le souvenir de quelques paroles, où ils reconnaîtront un accent qui ne rappelle en rien l'accent de Genève ou de Königsberg, qu'ils sachent bien quelle intelligence Proudhon avait de notre histoire, et quel respect il avait pour elle. Voici une page extraite de la *Solution du problème social* :

Parlez-moi de la propriété féodale qui a duré jusqu'en 1789, qui s'était propagée, enracinée profondément parmi les bourgeois et les paysans, mais qui, depuis soixante ans, a subi,

jusque dans les campagnes, des modifications si profondes. Ici encore... le principe de la division des industries existant à peine, la propriété était tout; la famille était comme un petit monde fermé et sans communications extérieures... On passait des années entières presque sans argent; on ne tirait rien de la ville; chacun chez soi, chacun pour soi; on n'avait besoin de personne. La propriété était une vérité; l'homme, par la propriété, était complet. C'est à ce régime que s'était formée la forte race qui accomplit l'ancienne révolution. Aussi, voyez quels hommes! quels caractères! quelles vigoureuses personnalités! Auprès de ces natures de fer, nous n'avons que des tempéraments mous, flasques et lymphatiques. Telle était en 1789 l'économie générale de la société: l'indépendance des fortunes faisait la sécurité du peuple. Aussi nos aïeux purent-ils supporter dix ans de régime révolutionnaire, soutenir et vaincre les efforts de l'Europe conjurée: tandis que nous, race désappropriée, race appauvrie, avec six fois plus de richesses cependant, nous ne tiendrions pas six mois, non pas à la guerre étrangère, ni à la guerre civile, mais à la seule incertitude!...

Reconnaissez-vous le Français, le vrai Français, l'homme de la terre de France? Et vous allez le reconnaître encore, vous reconnaîtrez le paysan qui a défendu son sol, qui a combattu avec Jeanne d'Arc, avec Henri IV, avec Turenne, et dans les armées de la République et de l'Empire; le Français soldat, le Français guerrier, mais plus grand que nature, voyant ses armes tracer les caractères d'une loi du monde. Ouvrons ce livre admirable, *la Guerre et la Paix*:

Salut à la guerre! C'est par elle que l'homme, à peine sorti de la boue qui lui servit de matrice, se pose dans sa majesté et dans sa vaillance; c'est sur le corps d'un ennemi abattu qu'il fait son premier rêve de gloire et d'immortalité. Ce sang versé à flots, ces carnages fratricides, font horreur à notre philanthropie. J'ai peur que cette mollesse n'annonce le refroidissement de notre vertu. Soutenir une grande cause dans un combat héroïque, où l'honorabilité des combattants et la présomption

du droit sont égales, et au risque de donner ou recevoir la mort, qu'y a-t-il là de si terrible ? Qu'y a-t-il surtout d'immoral ? La mort est le couronnement de la vie : comment l'homme, créature intelligente, morale et libre, pourrait-il plus noblement finir ?

Les loups, les lions, pas plus que les moutons et les castors, ne se font entre eux la guerre : il y a longtemps qu'on a fait de cette remarque une satire contre notre espèce. Comment ne voit-on pas, au contraire, que là est le signe de notre grandeur ; que si, par impossible, la nature avait fait de l'homme un animal exclusivement industriel et sociable, et point guerrier, il serait tombé, dès le premier jour, au niveau des bêtes dont l'association forme toute la destinée ; il aurait perdu, avec l'orgueil de son héroïsme, sa faculté révolutionnaire, la plus merveilleuse de toutes et la plus féconde ! Vivant en communauté pure, notre civilisation serait une étable. Saurait-on ce que vaut l'homme sans la guerre ? Saurait-on ce que valent les peuples et les races ? Serions-nous en progrès ? Aurions-nous seulement cette idée de valeur, transportée de la langue du guerrier dans celle du commerçant ?... Il n'est pas de peuple, ayant acquis dans le monde quelque renom, qui ne se glorifie avant tout de ses annales militaires : ce sont ses plus beaux titres à l'estime de la postérité. Allez-vous en faire des notes d'infamie ? Philanthrope, vous parlez d'abolir la guerre ; prenez garde de dégrader le genre humain (1).....

M. le professeur Bouglé nous dira que cette apologie de la guerre se termine par une condamnation de la guerre. Eh ! nous le savons mieux que lui. Nous avons lu à la fin du livre la phrase que Proudhon a écrite en lettres capitales : L'HUMANITÉ NE VEUT PLUS DE LA GUERRE. Mais nous savons aussi par quelle erreur, que quelques-uns d'entre nous ont connue dans leur esprit, Proudhon était arrivé à cette conclusion. Et ils savent bien, eux, que ce livre, qui se termine par une affirmation antiguerrière, demeure, de la première ligne à la der-

(1) P. 38-39.

nière, un livre guerrier ; ils savent que si Proudhon concluait ainsi, c'est qu'il croyait, non à la disparition, mais à la transformation de la guerre.

De nouveaux travaux eussent sans doute corrigé et complété ces conclusions. Sur ce point, comme sur tant d'autres, on peut imaginer que Proudhon eût connu l'aventure qui, de ses premiers mémoires sur la propriété, l'amenait à cette forte *Théorie de la propriété*, où l'on trouve tant de pages que plusieurs d'entre nous signeraient, s'ils n'en trouvaient les termes un peu rudes. — Du cri : « La propriété, c'est le vol ! », de cette première négation, qui, selon lui, était la première démarche du critique, de l'explorateur social, à quoi Proudhon aboutit-il ? A ceci :

La propriété, si on la saisit à l'origine, est un principe vicieux en soi et antisocial, mais destiné à devenir, par sa généralisation même et par le concours d'autres institutions, le pivot et le grand ressort de tout le système social (1).

Le principe de propriété est ultra-légal, extra-juridique, absolutiste, égoïste de sa nature jusqu'à l'iniquité : il faut qu'il soit ainsi.

Il a pour contre-poids la raison d'État, absolutiste, ultra-légale, illibérale et gouvernementale jusqu'à l'oppression : il faut qu'elle soit ainsi.

Voilà comment, dans les prévisions de la raison universelle, le principe d'égoïsme, usurpateur par nature et improbe, devient un instrument de justice et d'ordre, à ce point que propriété et droit sont idées inséparables et presque synonymes. La propriété est l'égoïsme idéalisé, consacré, investi d'une fonction politique et juridique.

Il faut qu'il en soit ainsi : parce que jamais le droit n'est mieux observé qu'autant qu'il trouve un défenseur dans l'égoïsme et dans la coalition des égoïsmes (2).

1. *Théorie de la propriété*, p. 208.

2. *Ibid.*, p. 228.

Que reprocherions-nous à ces analyses et à ces fortes affirmations ? D'être trop rudes, de trop négliger l'adoucissement qu'ont apporté à l'État et à la propriété des siècles de civilisation chrétienne et française. Mais l'esprit, mais la doctrine sont nôtres, presque sans réserves. — Il serait vain de se demander jusqu'à quel point Proudhon aurait continué ses reconnaissances, ses découvertes. Je ne sais si les sentiers, si les rudes chemins hasardeux qu'il suivait l'eussent amené à la route royale. Mais, à coup sûr, il était sur une route française, et nous savons bien où porte la courbe de sa pensée prolongée dans notre siècle. La maison où nous parlons est un des points où revit l'esprit proudhonien. M. le professeur Bouglé et M. Herriot peuvent appeler Proudhon à leur secours ; ce n'est pas chez eux que passe la pensée proudhonienne ; M. Herriot fait de la politique démocratique, M. Bouglé fait des livres pour la démocratie ; qu'est-ce que cela peut avoir à faire avec l'œuvre proudhonienne ?

Les fils de Proudhon, c'est nous ; nous, qui ne sommes ni des politiciens, ni des fabricants de livres, nous qui voulons travailler et qui travaillons à l'organisation de notre pays. C'est nous qui faisons revivre ces deux vertus françaises, dont l'une au moins anime toute l'œuvre proudhonienne et dont l'autre y affleure, je veux dire cet esprit d'indépendance, de fierté républicaine et ce loyalisme monarchique qui font que le Flamand, le Breton, le Lyonnais, le Provençal, tout homme du pays français enfin, se fera tuer pour la défense des droits, des libertés qui assurent sa vie, parce qu'il veut vivre en travaillant ou mourir en combattant, mais est prêt à mourir aussi, avec joie, avec bonheur, pour notre Sire le Roi de France.

Georges VALOIS.

UN PORTRAIT DU « MAGISTRAT SUPRÊME » QUI INAUGURA LE MONUMENT PROUDHON A BESANÇON

Voici l'appréciation de M. Jacques Delebecque à laquelle Charles Maurras fait allusion dans l'article que nous reproduisons. La page à laquelle renvoyait Maurras avait paru, dans le *Réveil de l'Oise*, sous le titre « Magistrat suprême ». C'était un portrait tracé de main de maître et une forte définition de la fonction remplie par le malheureux délégué d'un parti à la « suprême magistrature » qui osait à ce moment faire à Proudhon l'injure de l'« honorer » :

Par une série de décisions scandaleuses, prises en faveur de misérables, indignes de toute pitié, M. Fallières vient de ramener à lui l'attention publique qui ne demandait pourtant qu'à se détourner de ce peu intéressant sujet. Ce singulier chef d'État, abrité derrière son irresponsabilité, semble avoir à cœur de braver l'opinion, surtout quand celle-ci est manifestement d'accord avec la raison et l'équité. Il a laissé exécuter Liabeuf, dont le cas pouvait se discuter. Il a sauvé la vie de trois gredins pour lesquels on ne pouvait vraiment invoquer aucune circonstance atténuante.

Seuls les mobiles les plus bas ont le pouvoir de le tirer de son habituelle torpeur ; il n'agit que poussé par peur ou par une sournoise rancune. Voyez son attitude dans le procès de la Haute-Cour, sa férocité à l'égard de Jean Mattis, sa récente conduite dans l'affaire de Gustave Téry. Quand on personnel est attaqué ou qu'il la croit menacée, il devient impitoyable. Dans toutes les autres circonstances, il demeure indifférent, d'une indifférence que rien ne peut ébranler et qui choque tous ceux, à quelque parti qu'ils appartiennent, qui ont conservé le sentiment de la dignité nationale.

Tel qu'il est, le président de la République nous paraît éminemment représentatif du gouvernement, à la tête duquel l'ont placé les circonstances et surtout la conviction bien établie qu'on avait de sa nullité intellectuelle. Un personnage revêtu de quelque prestige, doué de certains avantages extérieurs, ou seulement animé de cet instinct national, obscur chez beaucoup, mais vivant quand même au cœur des Français, cadrerait mal avec un régime où toute espèce de supériorité est regardée d'un œil inquiet et où l'indignité morale, ou tout au moins la faiblesse de caractère, sont les meilleurs titres à une fortune rapide. A notre point de vue de royalistes, il n'est pas mauvais non plus que M. Fallières soit... M. Fallières. Par sa seule présence, il illustre et confirme ce que nous répétons tous les jours... Ce magistrat était très bien fait pour occuper le point culminant du régime que Proudhon a défini quand il a écrit : « *La Démocratie, c'est l'envie* ».

LES DÉMOCRATES ET PROUDHON

Les Annales de la Jeunesse laïque ; l'Action ; le Temps ; le Mouvement socialiste.

M. Louis Dimier, dans une lettre qu'il nous avait adressée pour la première conférence du Cercle, nous rappelait que M. Gabriel Stéailles avait reproché aux socialistes français d'ignorer ou d'oublier Proudhon. Il y a vingt ans, lorsque M. Jaurès présentait en Sorbonne sa thèse *De socialismi germanici lineamentis apud Lutherum, Kant, Fichte et Hegel*, M. Stéailles demandait au fondateur du socialisme bourgeois pourquoi le socialisme français s'adressait à la pensée germanique et à Marx, alors qu'il pouvait s'appuyer sur la pensée du grand socialiste français Proudhon. « Il y a vingt ans que les socialistes ont entendu ce rappel, nous écrivait M. Dimier. Depuis qu'ont-ils fait de Proudhon ? » Nous pouvons répondre : exactement, rien. Et non seulement ils n'en ont rien fait, mais ils ont fait le silence sur son œuvre. Si le syndicalisme, même socialiste, est fortement pénétré par l'esprit proudhonien, ce n'est que grâce à l'action personnelle de quelques rares écrivains et militants syndicalistes comme Fernand Pelloutier, Georges Sorel et Édouard Berth. Mais le socialisme français, le socialisme officiel, a repoussé Proudhon. Et ce n'est pas particulier au socialisme. Proudhon peut être glorifié comme « Immortel père de l'anarchie », « socialiste », « annonciateur de la République universelle », mais il est honni de tout ce qui, en France, se rattache aux idées quatre-vingt-neuviennes. Démocrates, socialistes, anarchistes ne veulent retenir que son nom et faire oublier son œuvre, qui est tout entière une protestation contre les idées anarchistes, contre les systèmes socialistes, contre la démocratie.

Nous avons rompu le silence. L'annonce de la fondation du Cercle Proudhon a obligé les démocrates républicains et socialistes à penser qu'il ne suffisait pas d'élever un monument à l'auteur de la *Guerre et la Paix* pour faire croire au peuple français que Proudhon a été un des pères de la Démocratie et un des précurseurs du socialisme parlementaire.

Un des derniers défenseurs honorables de la démocratie, M. Georges Guy-Grand a, l'un des premiers, réclamé pour la vie démocra-

tique le bénéfice des justifications proudhoniennes. « Le peuple, écrivait-il, dans les *Annales de la Jeunesse laïque* (Janvier 1912) « le peuple est apte à s'occuper des questions très abstraites et générales, comme la politique et la philosophie. »

Pour la politique, il faut bien l'admettre si l'on est partisan du suffrage universel. Et quant à la philosophie, le grand écrivain que nos lecteurs connaissent bien... notre compatriote P.-J. Proudhon s'est chargé de répondre aux aristocrates [les aristocrates, ce sont, selon M. Guy-Grand, ceux d'entre nous qui sont nationalistes intégraux]. Son livre principal, celui où il a mis le meilleur de lui-même, *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, a, pour premier titre : « Essais d'une philosophie populaire. » Si nous feuilletons les paragraphes du « programme » préliminaire, nous trouvons des titres comme ceux-ci : § 1. Avènement du peuple à la philosophie ; § 5. Que la métaphysique est du ressort de l'instruction primaire ; § 6. Que la philosophie doit être essentiellement pratique. Et si nous nous mettons à lire, nous voyons à la première page : « Le peuple n'a jamais fait autre chose que prier et payer : nous croyons que le moment est venu de le faire PHILOSOPHER. »

Hélas ! tout le peuple n'est pas encore capable de comprendre entièrement la philosophie de l'auteur de la *Justice*, qui est souvent abstraite et ardue. Mais que l'on retienne l'idée fondamentale : l'avènement du peuple à la philosophie, c'est-à-dire à la culture.

Car, en définitive, tout est là : philosopher. C'est en philosophant que l'on est vraiment homme, au beau sens du mot.

Et voilà qui prouve que M. Guy-Grand est prodigieusement éloigné de l'esprit proudhonien. M. Guy-Grand croit-il que Proudhon appelle le peuple au noble exercice de la philosophie désintéressée, à la contemplation des idées ? Ceux qui ont lu les ouvrages de M. Guy-Grand imaginent que leur auteur ne pense à transformer l'économie que pour permettre au peuple d'entrer dans ce monde d'élus que ces messieurs de la Sorbonne osent nommer représentants de l'intelligence. Mais philosopher, ici, selon Proudhon, ce n'est pas faire de la philosophie, ce n'est pas faire œuvre d'intellectuel ; philosopher, c'est observer le monde où l'on vit, où l'on travaille, pour agir sur l'économie, pour se connaître des droits et les affirmer dans la cité ; ce n'est pas le couronnement de la vie ; c'en est le souassement. Ce n'est pas une fin, c'est un moyen. Philosopher en vue de l'action, c'est le principe même des travaux du Cercle Proudhon.

Avec M. Guy-Grand, nous serions demeurés dans la discussion philosophique, et cela n'aurait guère servi les desseins des politiciens qu'a émus la fondation de notre cercle. M. le professeur Bonglé est arrivé à temps pour rabaisser le débat au ton de la politique radicale-socialiste. La sociologie sorbonnique ayant toutes les faveurs offi-

celles, M. Bouglé a tenté de faire de Proudhon un « sociologue », une sorte de précurseur de M. Durkheim. Cela a produit la *sociologie de Proudhon*, dont Henri Lagrange a justement dit que c'est une besogne de reporter. Les journalistes politiques et financiers se sont immédiatement emparés du livre de M. Bouglé pour protester, au nom de la politique radicale et socialiste, contre l'alliance que nous avons réalisée ici.

M. Albert Thomas, qui écrit à la fois dans l'*Humanité*, journal socialiste et dans l'*Information*, journal financier, nous a désignés, « syndicalistes ou monarchistes », comme les « accapareurs de Proudhon ». Et il a remercié M. Bouglé « d'aimer Proudhon, comme il l'aime ». On dirait qu'il est de la famille et qu'il reçoit les condoléances des amis du mort. Attendrissement politique. Comment croire, après ces touchantes déclarations, que les politiciens socialistes ont le plus profond dédain de l'œuvre proudhonienne ? Voilà pour les lecteurs de l'*Humanité*.

Ailleurs, on a imprimé que le « travail sérieux » de M. Bouglé montre

« A quel point sont tendancieuses les interprétations que proposent de la pensée proudhonienne les « utilisateurs » d'extrême-droite ou d'extrême gauche, dilettantes du néo-royalisme ou amateurs du syndicalisme révolutionnaire, qui se reconcilient aujourd'hui, dit-on, pour essayer d'exploiter le proudhonisme¹ »

Utilisation, exploitation : ne nous étonnons pas de cette basse interprétation de notre œuvre : c'est dans l'*Action* que nous l'avons trouvée.

Mais il y a eu un plus beau spectacle. A la *Société de Philosophie*, séance ardente, où les philosophes officiels, reconnus par le gouvernement et par Israël, ont reçu M. Bouglé, qui les a entretenus de la sociologie de Proudhon. Nous n'avons pu y assister, car nous sommes hérétiques en Sorbonne, mais nous savons à peu près ce qui s'y est dit, par la grande presse qui nous a informés de cet événement extraordinaire. Le *Temps*, où règne M. Joseph Reinach, caricature simiesque de roi de France qui se cache sous les apparences modestes de « président du groupe antialcoolique de la Chambre » et qui suit de près tout ce qui menace les fondements de la démocratie, le *Temps* a donné un compte rendu de cette « discussion de philosophes sur Proudhon ». Il a dû, à cette occasion, révéler à ses lecteurs ce qu'est la Société de Philosophie, qu'il avait ignorée jusqu'à ce jour. Cela lui donnait l'air un peu sot, mais l'intérêt supérieur de la démocratie

1. *Action*, 23 novembre 1911.

exigeait qu'il mit la main sur Proudhon. Mais son rédacteur a eu la main lourde; il a publié des énormités; il a laissé dire ou il a fait dire à M. Elie Halévy (qui a pris part à cette « discussion de philosophes ») que Renouvier a été « l'héritier direct de Proudhon ». Il faut évidemment avoir été informé du mouvement des idées au XIX^e siècle dans les sous-sols du *Temps* pour penser que l'auteur de la *Nouvelle Monadologie* a recueilli une part quelconque de l'héritage proudhonien. Nous avons encore lu, dans le même *Temps*, que

« Parmi les héritiers de la pensée proudhonienne, il fallait compter des anarchistes comme Bakounine, Elisée Reclus et surtout le Kropotkine de l'*Entr'aide*, qui sont, les uns et les autres, proprement des sociologues¹. »

Pour Bakounine, ce n'est pas contestable. Ce qu'il y a de sain dans son œuvre? ce qui n'est pas anarchiste, ce qui tend à l'organisation lui vient en grande partie de Proudhon. Mais Elisée Reclus, mais Kropotkine? Que viennent faire ces idéologues à côté du grand réaliste? Cette invention est de M. Bouglé. Le *Temps* ne nous dit pas qu'il ait nommé les authentiques continuateurs de Proudhon : Peloutier, Georges Sorel et Édouard Berth.

Enfin, nous avons eu une grande protestation de M. Hubert Lagardelle, protestation directe contre le Cercle Proudhon. Nous n'avons pas le moindre désir d'engager une discussion avec le directeur du *Mouvement socialiste*. L'un de nous, qui avait commencé une conversation doctrinale avec l'ancien collaborateur de MM. Sorel et Berth, a décidé de ne pas la poursuivre après avoir vu, dans un journal italien, avec quelle extraordinaire fantaisie M. Lagardelle a représenté, dans une entrevue qu'il a accordée à un journaliste romain, les positions de M. Georges Sorel et le mouvement nationaliste. Nous ne reprendrons donc pas ici cette conversation interrompue. Nous nous bornerons à reproduire quelques réflexions de M. Lagardelle qui confirment ce que plusieurs d'entre nous ont écrit sur la décadence de la pensée socialiste.

Nous n'y ajouterons que quelques notes pour rectifier des erreurs de fait. Les quarante pages de Darville, de Galland et de Valois que contient notre premier Cahier répondent, pour nos lecteurs, à toutes les questions doctrinales posées par M. Lagardelle.

Notre génération, écrit M. Lagardelle, a contemplé bien des spectacles et les surprises ne nous ont pas manqué. Nous ne pouvions pourtant pas prévoir qu'un jour les restaurateurs de l'Autorité glorifieraient le négateur de l'État.

Il faut un singulier désordre des esprits pour que les néo-monarchistes en arrivent à revendiquer l'an-archiste Proudhon...

¹ *Temps*, 25 janvier 1912.

Certes, Proudhon est confus, contradictoire, heurté, chaotique. C'est un torrent plus souvent trouble que limpide. On peut tout y prendre. Je ne veux pas dire avec une égale raison, mais du moins avec une égale apparence de raison. Tout y prendre, sauf le royalisme¹...

Bonne occasion de relire quelques-unes des pages les plus savoureuses de la *Solution du Problème social* et de l'*Idée générale de la Révolution*. Je ne demanderai pas aux monarchistes fondateurs du *Cercle P.-J. Proudhon* ce qu'ils en pensent : ils seraient capables de me répondre qu'elles prouvent la nécessité d'une restauration royaliste²...

Et puis oublient-ils l'Eglise et le Christianisme, que Proudhon a poursuivis de sa haine acharnée? On se demande vraiment comment les hommes qui, hier encore, applaudissaient à l'assassinat de Ferrer³ osent se réclamer de l'auteur de *La Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*.

Quelle honte pour les socialistes de laisser tomber ainsi le dépôt des idées proudhoniennes!

Ce *Cercle Proudhon*, qui donc si ce n'est eux devait en prendre, et depuis longtemps, l'initiative? Mais les jours sont loin où la vie intellectuelle inondait les cercles socialistes. On ne s'y nourrit plus que de clichés et de formules, — quand on s'y nourrit. Mais qu'on y parle de Proudhon, et aussitôt s'affichent les dédains dogmatiques et les mépris supérieurs. Proudhon? — C'est un petit-bourgeois, réactionnaire. Marx l'a dit!

Combien plus vivants, plus habiles aussi, sont ces non-monarchistes, qui ne reculent sans doute devant aucun artifice, mais qui ont du moins, hélas! pour une partie de la jeunesse, l'attrait de l'audace⁴.

1 et 2. C'est ce que nous n'y cherchons pas et c'est ce que nous ne ferons pas. Si nous nous rattachons à l'œuvre proudhonienne, ce n'est pas pour y chercher une doctrine politique, mais un esprit d'organisation qui a déjà présidé à la formation de plusieurs d'entre nous. Cet esprit est français, il est anti-démocratique, il exclut rigoureusement tout romanisme politique, et par lui, nous rattachons en nous, et dans la nation, deux traditions qui sont également vivantes et fortes. Nous avons lu dans un journal « social » que Proudhon, « ce fils d'ouvrier, est un royaliste ». C'est une sottise. On ne la retrouvera pas ici. On ne nous verra pas non plus occupés à rechercher si Proudhon aurait pu ou aurait dû, poussé par la logique de ses idées, conclure à la monarchie. Nous ne forerons pas l'œuvre proudhonienne, nous ne lui demanderons que ce qu'elle peut nous donner pour l'organisation de la cité, le problème de l'Etat, lorsque nous le poserons ici, nous le résoudrons entre nous. Avec Proudhon? sans Proudhon? nous verrons bien.

3. Aucun de nous n'a applaudi à « l'assassinat » de Ferrer. Nous avons dénoncé la mystification dreyfusienne qui a organisé en France, sur le nom de Ferrer (contre les classes ouvrières, contre le syndicalisme), la Franco-Maçonnerie soutenue par l'Allemagne et par Israël. L'un de nous a fait l'histoire de la campagne de fausses nouvelles et de mensonges menée, au moment du procès Ferrer, par l'orchestre terreriste et il a révélé comment cette campagne a été brusquement arrêtée, en France, en quarante-huit heures, par Briand, sur l'ordre de l'ambassadeur d'Angleterre. Il ne s'est pas trouvé alors un terreriste pour oser protester, par la discussion des faits, contre les informations et les explications que notre ami a apportées au lendemain des grandes manifestations terreristes, en novembre 1909.

4. Enregistrons ces aveux, l'aveu de cette honte, l'aveu de cette impuissance. Oui, c'est une honte pour les socialistes d'avoir abandonné la pensée proudhonienne. Cette honte engendre leur impuissance, ils ne pouvaient pas y échapper. Pouvaient-ils recevoir et transmettre les idées proudhoniennes? Pouvaient-ils en tirer une puissance intellectuelle et échapper ainsi à la décadence qui frappe leur pensée? C'est précisément ce que nous n'ions. Démocrates, libertaires parfois, tendant toujours à la destruction des contraintes morales et économiques qui conservent les institutions fondamentales de l'humanité, comme la famille et la propriété, romantiques en toutes choses, les socialistes français, de formation juéo-germanique, ne pouvaient se réclamer de la pensée proudhonienne, traditionnelle et française. Ils n'ont pu qu'exploiter la réputation révolutionnaire du nom de Proudhon. Ce qu'ils ont fait, ils le referont; ce qu'ils n'ont pu faire, ils ne le feront pas aujourd'hui. Ou s'ils vont à Proudhon, ils abandonneront le socialisme, et nous nous retrouverons.

Si du moins cet enthousiasme, illégitime autant que factice, pour Proudhon allait réveiller l'intérêt des socialistes envers le plus riche, sinon le plus ordonné, de leurs maîtres? Jamais ses théories politiques n'ont été plus actuelles qu'en ce déclin de la démocratie pure. Qui mieux que lui a eu la vision anticipée de la décadence fatale de la politique et de la renaissance de la vie sociale? [La pensée de Proudhon] doit vivre en nous, se mouvoir en nous.

Nous le répétons; nous l'affirmons. Oui, la pensée de Proudhon doit vivre dans tous les groupes de Français qui travaillent à l'organisation de leur pays. Non, cette pensée ne vit pas, ne peut pas vivre dans le socialisme français, père nourricier des parlementaires, allié des gouvernements républicains et serviteur de l'État juif. C'est en nous qu'elle vit, c'est chez nous qu'elle sera continuée (aussi ne nous entendra-t-on jamais parler de « l'Utilisation de Proudhon »), et nous pouvons reprendre, en l'actualisant, la phrase de Proudhon que M. Lagardelle donne comme conclusion à sa grande colère :

Au-dessous de l'appareil gouvernemental, à l'abri des institutions politiques, loin des regards des *politiciens* et des *pontifes de la Sorbonne*, la société française produit lentement et en silence ses propres organismes, expression de sa vitalité et de son autonomie, et négation de l'ancienne politique *démocratique* comme de l'ancienne religion *judéo-maçonnique*.

LES VIII.

CERCLE P.-J. PROUDHON

FONDÉ EN 1911

(POLITIQUE, ÉCONOMIE, PHILOSOPHIE)

Les membres du Cercle se réunissent chaque semaine à l'Institut d'Action Française, 33, rue St-André-des-Arts, le Mercredi à 9 heures du soir, pour étudier en commun les questions qui se rattachent au sujet traité dans la conférence qui est faite le 2^e Mercredi de chaque mois par un d'entre eux.

CONFÉRENCES DE 1911-1912

Conférence d'ouverture, faite le 16 décembre 1911,
sous la présidence de M. C. Cattenat :

M. GEORGES VALOIS. — *Pourquoi nous rattachons nos travaux à l'esprit proudhonien.*

M. PIERRE GALLAND. — *L'actualité de Proudhon.*

Travaux du mois : Rôle des doctrines de Proudhon dans le mouvement intellectuel contemporain et dans la réorganisation française.

10 Janvier 1912

L'N PROUDHONIEN. — *Proudhon.*

Travaux du mois : Signification de l'œuvre proudhonienne.

14 Février 1912

M. GILBERT MAIRE. — *Georges Sorel.*

Travaux du mois : Les successeurs de Proudhon : Fernand Pelloutier, Georges Sorel, Edouard Berth.

13 Mars 1912

M. HENRI LAGRANGE. — *Proudhon et l'Ordre européen.*

Travaux du mois : La nation. Son rôle dans la civilisation. Les conditions de l'ordre européen. Le rôle de la France.

17 Avril 1912

M. GEORGES VALOIS. — *Le Nationalisme.*

Travaux du mois : En quoi le nationalisme constitue proprement un redressement de l'esprit, un renversement des valeurs intellectuelles héritées du XIX^e siècle. Les nationalismes européens.

1^{er} Mai 1912

M. ALBERT VINCENT. — *La Famille.*

Travaux du mois : Fonction de la famille dans la civilisation.

15 Mai 1912

M. PASCALON. — *Proudhon et l'Économie nationale.*

Travaux du mois : L'État. Rapport entre l'État et l'Économie. L'Économie française; critique du fédéralisme et du syndicalisme absolus.

Les séances de travail sont réservées aux membres et auditeurs du Cercle. Les personnes qui désirent y prendre part sont priées de se faire inscrire, au lieu des réunions, le Mercredi, à 9 heures du soir.

Lire, dans l'*Action Française mensuelle*, une étude sur « Proudhon critique littéraire », par HENRI LAORANGE.

*Il a été tiré du présent CAHIER soixante exemplaires
sur Vélín d'Arches.*

Le Gérant : MARIUS FIQUIER.

Cahiers du Cercle Proudhon

paraissant six fois par an

RÉDACTION

La rédaction des *Cahiers* est assurée par le Cercle P.-J. Proudhon.
On est prié d'adresser tout ce qui la concerne à :

M. Henri Fortin, Rédaction des *Cahiers du Cercle Proudhon*,
chez M. Revet, libraire, 11, Quai Voltaire, Paris (VII^e)

Les *Cahiers* paraissent en fascicules de 32 à 64 pages in-octavo carré.

Le prix de chaque cahier varie suivant le nombre des pages.

Le prix de l'abonnement pour un an, c'est-à-dire à une série de six cahiers, est néanmoins fixé dès maintenant ainsi qu'il suit :

Abonnement d'un an aux Cahiers :

à l'édition ordinaire. France, 4 fr. ; — Étranger, 4 50

à l'édition sur Vélín d'Arches, France, 10 fr. ; — Étranger, 12 fr.

aux deux éditions. France, 12 fr. ; — Étranger, 15 fr.

On ne s'abonne que pour un an. L'abonnement part du cahier de Janvier-Février.

Adresser tout ce qui concerne l'Administration des *Cahiers* (mandats, valeurs), à M. Marc Furcy-Raynaud, chez M. Revet, libraire, 11, Quai Voltaire, Paris.

On peut s'abonner chez M. Étienne Revet, libraire,
11, Quai Voltaire, Paris (VII^e).

POUR PARAITRE DANS LES PROCHAINS CAHIERS

Réflexions sur les causes de l'incrédulité de Proudhon. par le R.-P. DOM
BESSE.

Georges Sorel. par GILBERT MAIRE.

Fernand Pelloutier. par RENE DE MARANS.

Proudhon et l'Ordre européen. par HENRI LAGRANGE.

Le Nationalisme. par GEORGES VALOIS.

La Famille. par ALBERT VINCENT.

Proudhon et l'Economie nationale. par ANDRE PASCALON

Critique du Fédéralisme et du Syndicalisme absolut. par HENRI
LAGRANGE.

L'Etat. par GEORGES VALOIS, etc.

ARS

Collectif
Cahiers du Cercle



* 2 1 7 2 8 *

1